

Devenir de la *suburbia* par Cynthia Ghorra-Gobin
De l'auto-stop au covoiturage
L'invité : Michel Agier
Georges-Hubert de Radkowski (1924-1987)
Lire Amsterdam par Fouad Laroui

Revue

URBANISME

villes | sociétés | cultures

Dossier :

Petits riens urbains



www.urbanisme.fr

janvier
février
2010
n° 370
18 €



Sylvain Chavet / Agence VU

éditorial

Petits riens urbains

**La ville recèle de
ces trésors anodins mais
incommensurables.**

Si "rien" n'est pas grand-chose, "deux fois rien", affirmait Raymond Devos, en impose et doit être pris en considération... Le joueur de mots, amuseur public de son état, avait bien raison : "deux fois rien" n'est pas "rien", quant à "trois fois rien", cela vaut à la fois plus et moins ! La vie urbaine, dans sa quotidienneté, est faite de mille et un petits riens qui, pris séparément, ne sont guère significatifs, mais ensemble constituent l'épaisseur même de la vie, avec sa routine, ses habitudes, ses répétitions, ses parcours, ses gestes, ses formules. On pourrait y voir la marque de l'ennui, la source d'une contrainte, le signe d'une pauvreté existentielle, que sais-je encore ? Tout comme y repérer la maîtrise de son univers, le contrôle de la proximité, le plaisir de l'attendu, le réconfort du même. Et puis, à bien les observer, ces petits riens urbains se décalent, se transforment, changent de place, d'heure, de posture, et métamorphosent l'ordinaire, l'enracinent dans l'infra-ordinaire tant apprécié par Georges Perec. Est-ce honteux d'acheter chaque jour en rentrant du travail sa baguette à la même boulangerie, de taquiner la serveuse, puis de chercher le journal chez le même kiosquier et de discuter des principaux titres avec lui, avant d'aller boire l'apéro au bar du coin, avec les mêmes convives ? Cet enchaînement n'est pas vraiment programmé et automatique, des modifications peuvent s'effectuer, des grains de sable enrayer les mécanismes. Tenez, il pleut, du coup vous bifurquez, n'achetez pas de pain (il en reste !), prenez trois quotidiens différents, montez quatre à quatre les marches de l'escalier de votre immeuble, sans voir personne. Ou bien, il fait beau et vous errez aux alentours, sans vous précipiter, furetant ici et là, dévisageant les passants, pénétrant dans la cour d'un immeuble, vous attardant devant une scène du théâtre urbain, léchant les vitrines, répondant à un touriste égaré, conversant avec le facteur qui vient de terminer sa tournée ou avec la concierge qui sort les poubelles.



Julie Guéhen / Photobank

Balzac, à la suite de Sébastien Mercier et de quelques autres piétons de la capitale, s'applique à noter le moindre fait entrevu, à saisir le pouls d'un quartier, l'humeur d'une rue, il écrit : "Le Boulevard, qui ne ressemble jamais à lui-même, ressent toutes les secousses de Paris : il a ses heures de mélancolie et ses heures de gaieté, ses heures désertes et ses heures tumultueuses, ses heures chastes et ses heures honteuses." (*Le Diable à Paris*, 1844).

Baudelaire ne sera pas en reste :

"La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;
Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue."
(*"À une passante"*, *Les Fleurs du Mal*, 1861)

Ni plus tard Jules Romains :

"Les passants courent du même sens,
Et, dénouant les carrefours neutres,
Redressent les boulevards tordus ;
Pour que, de moins en moins divergentes,
Malgré les murs, malgré les charpentes,
Les innombrables forces confluent,
Et que brusquement l'élan total
Mette en marche toutes les maisons." (*La Vie unanime*, 1908)

Les poètes, les écrivains, les cinéastes, les photographes s'évertuent à énergiser la ville qui le leur rend bien ! Tout bouge en elle et tout mérite notre attention. C'est ainsi qu'ils inventent les "croquis urbains", visant à témoigner de ces petits riens ordinaires, et pourtant si riches de sens et de signification. De Siegfried Kracauer à Annie Ernaux en passant par Walter Benjamin et Pierre Sansot, les ambiances urbaines, les graffitis gravés sur les murs, les propos entendus à la va-vite, les gestes volés à des passants pressés, les grimaces des uns, les rires des autres alimentent leur œuvre. La réalité urbaine fictionne leurs textes et leur assure une familiarité qui conforte le lecteur. Il est en terrain connu. Et pourtant, le surréel est aussi au rendez-vous, comme dans *le Paysan de Paris* de Louis Aragon (1926) ou *Nadja* d'André Breton (1928). Cette heureuse combinaison du rêve et du réel, chacun la constate, en arpentant le trottoir, en empruntant le métropolitain, en errant dans un grand magasin. La ville recèle de ces trésors anodins mais incommensurables, de véritables démultiplicateurs de songes. Les anthropologues, au regard plus exercé que les sociologues et autres géographes, devinent l'essentiel dans le banal, détectent l'original dans l'habituel, dégotent l'étonnant dans l'insignifiant. Ce sont d'autres valeurs, d'autres codes, d'autres situations qu'ils extirpent d'un ordinaire urbain pourtant bien simple. Mais le simple n'est pas toujours simpliste ! Un salut auquel on répond, une porte que l'on tient ouverte, un sourire échangé, un signe de tête, un air entendu, tout un alphabet muet se met en place et facilite la mise en relation. Parfois, il ne faut pas grand-chose pour que la chaleur dégèle le froid. Vous regardez les enseignes et détachez "ange" de *Boulangerie* et vous voilà heureux pour un instant ! Vous remarquez une plaque à côté d'un interphone, *Docteur Dieu*, vous ne ressentez plus aucune douleur, c'est miraculeux ! Vous vous étonnez que ce menuisier se nomme *Joseph Bois* ou encore que la boutique *À l'escale de Sétif* soit celle d'un coiffeur ! Chaque déambulation urbaine devient cueillette d'anecdotes. Chaque détour vous rend témoin d'une scène unique et inhabituelle. Qui d'entre nous refuse d'actionner son œil-caméra ? Pas moi, en tout cas, trop gourmand de ces saynètes, trop "bon public" pour les boudier, trop content qu'il se passe quelque chose, car finalement la grande ville se doit d'être à la hauteur de sa réputation, non ? Ces "petits riens urbains" sont autant de bénédictions laïques dans la grande communion des citoyens... | **Thierry Paquot**

Ce dossier est né à la suite d'une rencontre intitulée "Pour une anthropologie de l'ordinaire urbain", tenue à l'Institut d'ethnologie de Neuchâtel, les 24 et 25 septembre 2009, à l'initiative d'Ellen Hertz et Julien Glauser, qu'ils soient chaleureusement remerciés.

Pour une anthropologie de l'ordinaire urbain

Pour nous, ici et maintenant, c'est une évidence : le monde tout entier est urbanisé et aucune parcelle de la planète n'échappe, peu ou prou, à l'urbanisation. Celle-ci ne résulte pas seulement de statistiques, difficiles à collecter et plus encore à comparer, mais de "tendances culturelles" qui traversent toutes les sociétés et leurs peuples et génèrent des comportements et des valeurs qui leur sont communs. Est-ce à dire que l'homogénéisation des modes de vie et des "opinions" menace tout un chacun ? Répondre de manière générale n'a guère de sens, il convient de mieux poser la question et de se demander, par exemple, si tout ce qui est semblable est identique ? Avant d'esquisser des éléments de réponses, justement à partir de l'observation de diverses composantes de "l'ordinaire urbain", Thierry Paquot retrace à grands traits la géohistoire d'une anthropologie urbaine qui, bien souvent, peine à se démarquer d'une sociologie urbaine ou encore d'une géographie urbaine.

Il est toujours risqué d'affirmer qu'*untel* est le premier à avoir fait ceci ou découvert cela et encore plus de dater l'acte de naissance d'une discipline. Plus modestement, c'est par l'examen des références à des articles récents en anthropologie urbaine que je propose, rétroactivement, de considérer certains auteurs comme étant, vraisemblablement, parmi les premiers à s'être intéressés à la "ville" (entité délicate à circonscrire territorialement et plus encore à définir...) d'un point de vue anthropologique, ce qui d'emblée les distingue des sociologues, géographes, psychologues, etc., sachant toutefois que les frontières entre ces disciplines sont parfois ténues et que l'objet "ville" nécessite l'apport de plusieurs champs disciplinaires. Donc, parmi les anthropologues, quels sont ceux qui ont opté pour une ville, un de ses quartiers ou une de ses rues, comme "terrain" ?

Écoles américaine et britannique

L'appellation de "sociologues" qui colle aux biographies des enseignants et chercheurs du département de sociologie de l'université de Chicago de la fin du XIX^e siècle aux années 1940 ne doit en aucun cas masquer le fait que leur démarche s'inspire avant tout de l'anthropologie (Franz Boas, en particulier), de la philosophie d'attitudes banales ou de faits quotidiens (Georg Simmel) et du vocabulaire des écologues (Eugenius Warming), et dans une moindre mesure du travail social et du journalisme. Chicago, au cours de cette période, voit sa population s'accroître considérablement, principalement de migrants venus non seulement du sud des États-Unis mais du monde entier. La ville s'impose comme "objet" d'étude et se présente en véritable "laboratoire" pour ces sociologues-anthropologues qui ne peuvent éviter d'étudier les conditions d'assimilation ou de ségrégation des arri-

vants, les formes de marginalisation ou d'intégration de ces nouveaux citoyens "américains", tout en privilégiant les interactions entre "étrangers" et "locaux". Pour mémoire, je rappellerai quelques ouvrages fameux : *Introduction to the Science of sociology* (1890) d'Albion Small, le père fondateur, *The Polish Peasant in Europe and American* (cinq volumes, 1918-1920) de William Isaac Thomas et Florian Znaniecki, *The Hobo : The Sociology of the Homeless Man* (1923) de Nels Anderson, *The Gang. A Study of 1313 Gangs in Chicago* (1927) de Frederic M. Thrasher, *The Ghetto* (1928) de Louis Wirth, *The Gold Coast and the Slum : A Sociological Study of Chicago's Near North Side* (1929) d'Harvey Zorbaugh, *The Taxi Dance : A Sociological Study in Commercialized Recreation and City Life* (1932) de Paul G. Cressey, sans oublier les travaux de Robert Park, Ernest Burgess ou encore Roderick McKenzie. Ce qu'on désigne dorénavant par l'École de Chicago témoigne justement de ces méthodes d'observations ethnographiques sur des thèmes que ne renierait pas un anthropologue, adepte de l'écologie humaine...

Quant aux africanistes qui enquêtent sur les cités minières de la Copperbelt, en particulier Godfrey Wilson (*An Essay on the Economics of Detribalization in Northern Rhodesia*, 1941), ils étudient la confrontation entre deux mondes, l'un tribal et rural, l'autre industriel et urbain. C'est cet "entre" deux mondes qui mobilise les chercheurs pointant avant tout le "changement social" entraîné par l'importation de la vie de mineur en Afrique. Il s'agit d'une anthropologie mi-urbaine mi-industrielle effectuée à chaud, au moment même où un "milieu" se trouve entièrement perturbé par l'exploitation minière. Ce sont les études des conditions et des modalités et expressions des contacts inter-culturels qui semblent alors être valorisées, comme en témoigne l'anthologie réalisée par Lucy



Mair (*Methods of Study of Culture contact in Africa*, 1938). Mais il y a une incontestable originalité du Rhodes-Livingstone Institute, créé en 1937 à Manchester : ses chercheurs saisissent ce qui oppose et ce qui réunit deux ou plusieurs communautés différentes, en particulier en utilisant la notion de "sélection situationnelle" élaborée par Edward Evans-Pritchard dans *Witchcraft, Oracles and Magic among the Azande* (1937, traduit en français en 1972). La figure emblématique de cet institut est Max Gluckman (1911-1975). Celui-ci publie en 1940 sa remarquable "Analysis of a Social Situation in Modern Zululand" en deux livraisons des *Bantu Studies*, qui rend compte de son observation/description plus que minutieuse de l'inauguration d'un pont par l'administration coloniale en présence des "autorités" et du "public" de "couleur". Sa conclusion mérite d'être longuement citée : "J'ai essayé de montrer que la structure sociale du Zoulouland, dans la période actuelle, pouvait être analysée comme une unité fonctionnelle, en équilibre provisoire. Nous voyons que la forme générale de la structure réside dans l'existence, au sein d'une communauté unique, de deux groupes de couleur qui coopèrent et qui diffèrent sur un grand nombre de critères, jusqu'à manifester de l'hostilité dans leur opposition. Le groupe des Blancs domine le groupe des Noirs dans toutes les activités où ils coopèrent ; cette domination se manifeste dans plusieurs institutions sociales, mais toutes les institutions en sont affectées. L'opposition inégale entre les deux groupes de couleur détermine le mode de leur coopération. Les intérêts de chacun, les croyances, les valeurs, les types d'entreprise et les différences de richesse permettent de distinguer des sous-groupes au sein de chaque groupe de couleur, et il y a coïncidence entre quelques-uns de ces groupes par-delà la frontière de la couleur, phénomène où s'emboîtent les groupes de couleur, en regroupant des membres de chacun d'entre eux dans une unité temporaire d'intérêts. (...) Un individu peut ainsi vivre une vie cohérente en sélectionnant un comportement par rapport à une situation donnée, à partir d'un ensemble de valeurs contradictoires, de croyances, d'intérêts et de techniques disparates." (traduit de l'anglais par Yann Tholoniât, avec une présentation de Benoît de l'Estoile, *Genèses*, n° 72, septembre 2008, pp. 154-155).

Clyde Mitchell (1918-1995) entre comme chercheur assistant au Rhodes-Livingstone Institute quand Max Gluckman en est le directeur, en 1946. Il enquête sur la *Kalela Dance* en 1950-1951, produit un document en 1951, le remanie en 1953 et 1955 et en publie une version définitive en 1956, *The Kalela Dance*. Pour Michel Agier et Stéphane Nahrath qui présentent et traduisent ce texte (*Enquête*, n° 4, 1996, "La danse du *kalela*"), il s'agit bien de "la compréhension des relations raciales, ethniques et de classe dans la société globale-locale du Copperbelt".

Pour l'atteindre, selon eux, Mitchell "suit la procédure suivante : 1) description-question (la danse, réalisée par un même groupe ethnique et qui met en scène des caricatures de Blanc, est-elle d'imitation-dérision raciale ou de compétition inter-ethnique ?) ; 2) contextualisation partielle et raisonnée (relations raciales, tribalisme, régionalisme, travail et urbanisation en Rhodésie du Nord) ; 3) retour à la situation et conclusion déportée globale-locale et théorique (la danse du *Kalela* exprime une identité ethnique en tant que forme de catégorisation sociale urbaine dans l'univers de relations intra-africain du Copperbelt)".

Là encore, la conclusion doit être rappelée : "J'ai essayé, écrit l'auteur, de montrer dans ce texte qu'une des caractéristiques de la structure sociale de la population africaine du Copperbelt réside dans le fait que, à l'exception de ces équipes de danse, le tribalisme ne constitue pas la base sur laquelle s'organisent les groupes structurés. Il reste essentiellement une catégorie d'interaction dans les relations sociales occasionnelles. De la même manière, les hiérarchies de prestige n'organisent pas les Africains de manière structurée. De concert avec le tribalisme, elles opèrent comme une catégorie d'interaction qui sert à la médiation des relations sociales au sein d'une société en transition." Et plus loin : "Dans les villes, le modèle du système social est largement déterminé par le système industriel qui forme la base de leur existence et par les lois que le gouvernement a édictées afin de régler la vie des citoyens." Dans ce cas, *l'urbanisation des mœurs* et les *valeurs* portées et diffusées par la ville participent à la transformation des attitudes et des références des divers groupes, et peu importe leur couleur. Ces travaux précis et exemplaires sont d'autant plus importants pour nous, qu'ils contribuent à la naissance de cette anthropologie de l'ordinaire urbain, mais aussi parce que les membres de cet institut se retrouveront à l'université de Manchester, au lendemain de l'indépendance. Ni la "question environnementale" ni la "question sociale", et encore moins la "question urbaine", ne se posaient dans cette partie du globe avant qu'elles n'y soient introduites par les Occidentaux. Ces monographies ne fondent pas pour autant un savoir spécifique, elles apparaissent à présent comme les plus anciennes études urbaines rédigées par des anthropologues qui n'imaginaient aucunement "faire" de l'anthropologie urbaine.

Chercheurs français

Puis, nous trouvons quelques africanistes français, parfois liés aux précédents, qui se préoccupent de l'urbanisation : Georges Balandier publie en 1955 *Sociologie des Brazzavilles noires* (Armand Colin), Claude Meillassoux fait paraître en 1968 *Urbanization of an African Community: Voluntary Associations in Bamako* (Seattle, University of Washington Press) et Suzanne Bernus, en

1969, *Particularismes ethniques en milieu urbain : l'exemple de Niamey* (Institut d'Ethnologie). Là non plus, ces auteurs ne considèrent pas une seconde œuvre pour un champ disciplinaire nouveau, original et prometteur, l'anthropologie urbaine, y compris pour l'Afrique ou le tiers-monde... Précisons que Georges Balandier connaît la production du Rhodes-Livingstone Institute et aussi de l'université de Manchester. Certes, il y aura d'autres monographies sur une ville dite du "Sud" qui émaneront aussi bien de géographes que d'ethnologues : J. Dresch, G. Sautter, P. Mercier, M. Vernière, Jean-Marie Gibbal (*Citadins et Villageois dans la ville africaine*, Maspéro et PUG, 1982), René de Maximy (*Kinshasa. Ville en suspens*, éditions de l'ORSTOM, 1984 et aussi *Le Commun des lieux*, Liège, Mardaga, 2000), etc.

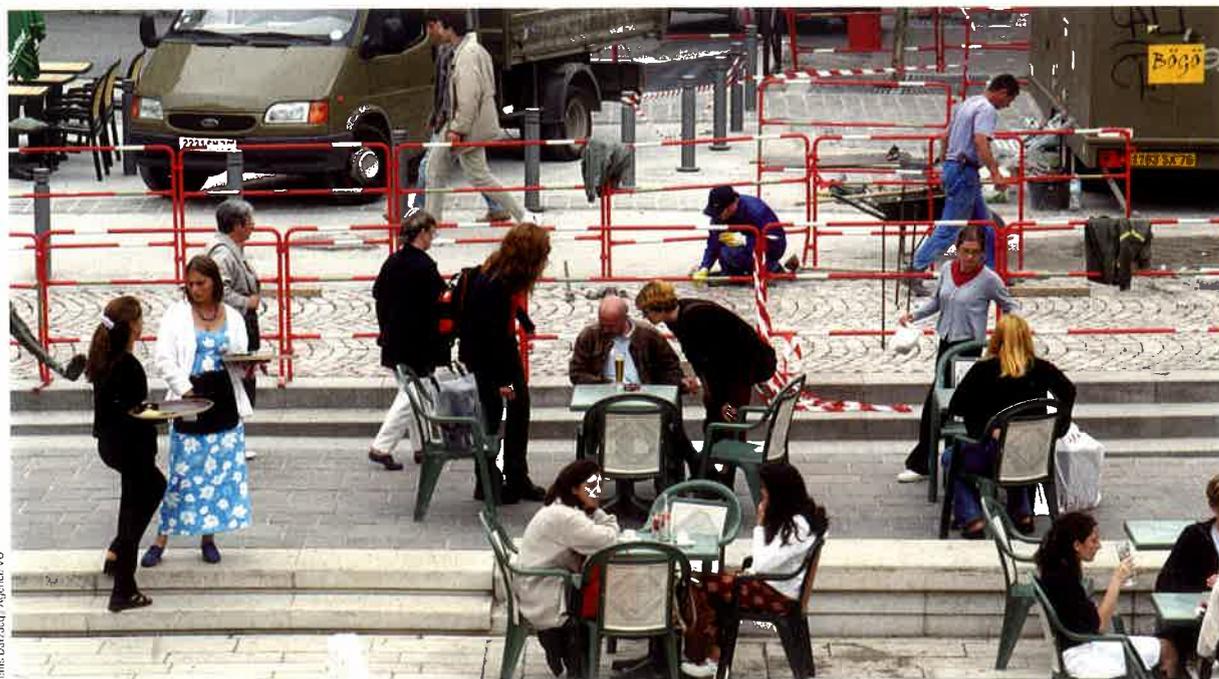
Certains anthropologues (Colette Pétonnet, Jacques Gurwith, Gérard Althabe, Marc Augé...) vont au cours des années 1970-1980 se préoccuper de l'exotique d'ici et non pas d'ailleurs, et observer des "terrains", étrangers, et parfois étranges, qui se trouvent à deux pas de chez eux. Ce ne sont plus les "ethnies" en voie de disparition qui les questionnent mais la présence en France de "populations" marginales, à côté, pas entièrement assimilées, etc., qui néanmoins s'installent ici, squattent là. Les travailleurs immigrés seront un objet de choix pour leurs études, puis viendront de nouvelles catégories, les "gens du voyage", les "clandestins et sans-papiers" les "SDF", les "jeunes-en-galère", les "enfants des migrants non intégrés", les "beurs", les migrants retraités, etc. Sans toutefois favoriser un cursus bien circonscrit et doté d'un corpus spécifique. Ces auteurs font cavalier seul et attirent de rares doctorants qui se lancent dans des études d'ethnographies urbaines (les marabouts dans tel quartier de

Paris et les rituels tamouls dans tel autre, les brocantes ici et les repas d'immeubles là...) sans pour autant bénéficier d'une reconnaissance institutionnelle. Avec eux, l'anthropologie urbaine existe.

Terrains du "tiers-monde"

Pendant ce temps, aux États-Unis principalement, l'enseignement de l'*urban anthropology* pénètre avec force dans diverses universités, des revues paraissent (dont *Urban Anthropology*, sous la direction de Jack Rollwagen, en 1972), des anthologies sont publiées, des colloques se tiennent, des réseaux se structurent, des budgets sont affectés à cette "nouvelle" discipline qui s'enorgueillit d'un historique appréciable. L'École de Chicago a, en effet, contribué à l'émergence de ces recherches, et Robert Redfield, par exemple, s'inscrit dans les pas de Louis Wirth, comme en témoigne *The Folk Culture of Yucatan* (1941), tout comme Horace Miner avec *the Primitive City of Timbuctoo* (1953).

Dans un premier temps, les "terrains" privilégiés des anthropologues de l'urbain se trouvent dans les pays du "tiers-monde" ("Slum Clearance and Family Life in Lagos" de Peter Marris ou encore, "The Genesis and Function of Squatter Settlements in Brasilia" d'Epstein). On parle alors d'"anthropologie culturelle" et de nombreux travaux sont alors consacrés à la "culture de la pauvreté", à la manière d'Oscar Lewis. Puis l'anthropologie urbaine se focalisera sur les villes des pays développés, ce qui facilitera l'analyse comparée (*Street Corner Society* de William F. Whyte en 1955 et les études d'Elizabeth Bott sur Londres et plus particulièrement la notion de *social network*). À dire vrai, c'est la disparition du "tiers monde", simultanément à l'effondrement du bloc soviétique et à la globalisation, qui



Dimitri Darracq / Agence VU





Denis Dorezac / Agence VU

rend caduc ce type de découpage entre sociétés. Les pays riches découvrent le "tiers-monde" dans leurs murs et les villes de l'ex-tiers-monde constatent la diversité sociale inégalitaire, sous l'effet d'une urbanisation planétaire.

Comme le remarque Jacques Gutwirth (1982), "La grande ville et les banlieues ont pour caractéristique l'anonymat, l'absence d'interconnaissance. Mais elles offrent aussi une multiplicité de lieux de rencontre entre inconnus : transports en commun, grands centres commerciaux, supermarchés..., sans parler des endroits plus traditionnels – stades, théâtres, cinémas, fêtes foraines – qui, dans les mégapoles, ont gagné en anonymat. Cette situation permet des transgressions ou, du moins, un certain flou quant aux catégories sociales, ethniques, dont relèvent les individus. On est là en présence d'un comportement subtil, plus ou moins conscient, où jouent l'aspect physique et l'apparence vestimentaire, les attitudes, en un mot un système de 'représentations' fondées sur une diversité d'interprétations, une ambivalence, au moins relative, de signes et symboles qui sont donnés à voir." Il subodore que l'intérêt des ouvrages d'Erving Goffman et plus généralement l'influence de l'interactionnisme au sein des anthropologues de l'urbain découle de cette situation nouvelle, à l'échelle planétaire, la "condition urbaine".

J'ajouterais que l'"urbanisation des mœurs" qui affecte tout un chacun, "produit" de l'individu qui sans cesse se place (pour adopter le vocabulaire de Michel Lussault) par rapport aux autres et par conséquent suscite des relations (y compris, la relation de ne pas en avoir...), ou plus simplement délimite les frontières qui lui paraissent, ici et maintenant, vitales pour lui. Ces mouvements frontaliers, parfois à peine perceptibles dans un contexte urbain, nourrissent le regard ethnographique. C'est à partir de lui que nous pouvons envisager une anthropologie de "l'ordinaire urbain".

Le sens de l'ordinaire urbain

De quoi s'agit-il ? Le mot "ordinaire" n'est-il pas si ordinaire qu'il devrait décourager toute entreprise l'adoptant comme une orientation de recherche ? Il ne paie pas assez de mine pour revendiquer une place dans la recherche. L'ordinaire, le banal, le routinier, l'habituel, le quotidien ne relèvent pas seulement de la "vie matérielle" des humains, mais aussi des valeurs auxquelles ils adhèrent et qui cimentent leurs sociétés et influent sur les représentations qu'ils se font et du monde et de leur place dans ce monde. En entrant par l'ordinaire dans la vie de chacun, on prend la mesure de son être, ce qui n'a pas échappé aux romanciers. Ni aux historiens du reste, Lucien Febvre voulait savoir comment nos ancêtres ressentaient tel ou tel événement quotidien, Fernand Braudel traitait avec sympathie de cette écume du temps tout autant que des cycles et du temps long, quasi stagnant, qui entremêlent leurs rythmes non synchrones en un jeu savant des temporalités sociales et individuelles différenciées. Ils ont été entendus par un Daniel Roche ou un Guy Thuillier qui explorent, l'un pour le XVIII^e siècle et l'autre pour le XIX^e siècle, les "petits riens" de l'existence, les objets du quotidien, les "choses" de la vie, qui contribuent à la valeur sans prix du destin des humains, à leurs révoltes comme à leurs rêves.

Des anthropologues, souvent philosophes de formation comme Jean Duvignaud et Pierre Sansot, vont également se préoccuper de l'urbain ordinaire (le pique-nique, la cérémonie de l'apéro, la lecture de l'horoscope ou le courrier des lecteurs, la fête et ses transgressions, un graffiti, un tatouage...) et s'apparenter à un Georges Perec, à qui l'on doit la notion d'"infra-ordinaire", la description de lieux sans qualité et le roman des "choses". Dans un court texte, "Approches de quoi ?" (*Cause commune*, n° 5, février 1973, pp.3-4), il s'étonne de ce que les journaux "parlent de tout, sauf du journalier" et invite à "interroger l'habi-

tuel”, “le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond...”. Mais comment faire ? “Comment leur donner un sens, une langue : qu'elles parlent enfin de ce qui est, de ce que nous sommes.” Et il suggère divers moyens pour y parvenir, comme : “Faites l'inventaire de vos poches, de votre sac. Interrogez-vous sur la provenance, l'usage et le devenir de chacun des objets que vous en retirez. Questionnez vos petites cuillers. Qu'y a-t-il sous votre papier peint ? Combien de gestes faut-il pour composer un numéro de téléphone ? Pourquoi ? C'est dans cet esprit que cette rencontre se tient.”

Chacun aura à cœur de s'arrêter sur un “rien”, ce qui exige une méthode *ad hoc*, des concepts appropriés, une interprétation à inventer. Chacun de ces “riens” nous renseigne sur l'état de l'urbanisation (le degré d'urbanité, les règles de civilité, les caractéristiques de la citoyenneté...) et l'examen de plusieurs “riens” permet de découvrir une des

facettes de l'*homo urbanus*. La poignée de main, la tournée au bistrot, l'appel téléphonique, le fait de s'asseoir, d'uriner ou de se laver les mains, de tenir la porte de la boutique ou du métropolitain, de se recoiffer en se mirant dans une vitrine, de lire l'heure à l'horodateur, de se garer en tenant compte ou non des autres véhicules et des piétons, de rire bruyamment ou de se retenir, d'acheter le journal au kiosquier, de fréquenter le même square à la même heure – sauf le dimanche –, de former une grappe avec quelques potes et de déambuler sur le boulevard, de discuter le coup avec la boulangère, etc., méritent une description ethnographique, puis un traitement ethnologique, ces faits et gestes urbains sont la preuve même de l'humanité qui persiste, malgré tout, dans la foule des grandes villes. L'humanité est un autre nom pour dire “anthropologie”, connaissance de l'humain. En avant donc sur ces chemins peu fréquentés de l'ordinaire urbain ... |

Thierry Paquot

➔ Indications bibliographiques

Michel Agier, “Les savoirs urbains de l'anthropologie”, *Enquête*, n° 4, 1996.

Gérard Althabe, “Ethnologie du contemporain, anthropologie de l'ailleurs”, *L'État des sciences sociales en France*, La Découverte, 1985.

Guy-Patrick Azemar, Michèle de La Pradelle, “À la recherche de l'*homo urbi*”, *L'État des sciences sociales en France*, La Découverte, 1985.

Elizabeth Bott, *Family and Social Network : Roles, Norms and External Relationships in Ordinary Urban Families*, Londres, Tavistock Publications, New York, The Free Press, 1957.

Jean-Michel Chapoulie, *La Tradition sociologique de Chicago 1892-1961*, Seuil, 2001.

Alain Coulon, *L'École de Chicago*, “Que sais-je ?”, PUF, 1992.

Edwin Eames, Judith Granich Goode, *Anthropology of the City. An Introduction to Urban Anthropology*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, New Jersey, 1977.

E. M. Eddy, sous la direction de, *Urban Anthropology Research Perspectives and Strategies*, Athens, Georgia, 1968.

Richard Fox, “Rationale and Romance in Urban Anthropology”, *Urban Anthropology*, vol. 1, n° 2, SUNY-Brockport, 1972.

Richard Fox, *Urban Anthropology. Cities in Their Cultural Settings*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, New Jersey, 1977.

John Friedl, Noel J. Chrisman, “Continuity and Adaptation as Themes in Urban Anthropology”, *City Ways. A Selective Reader in Urban Anthropology*, Thomas Y. Crowell Company, New York, 1975.

Suzie Guth, sous la direction de, *Modernité de Robert Erza Park. Les concepts de l'École de Chicago*, L'Harmattan, 2008.

Peter C. W. Gutking, *Urban Anthropology. Perspectives on 'Third World' Urbanisation and Urbanism*, Van Gorgum & Comp, Assen, The Netherlands, 1974.

Jacques Gutwirth, “L'enquête en ethnologie urbaine”, *Hérodote*, n° 9, Maspero, 1978.

Jacques Gutwirth, “Jalons pour l'anthropologie urbaine”, *L'Homme*, n° 4, 1982.

Jacques Gutwirth, Colette Pétonnet, *Chemins de la ville. Enquête ethnologiques*, éditions du CTHS, 1987.

Ellen Hertz, *The Trading Crowd. An Ethnography of the Shanghai Stock Market*, Cambridge University Press, 1998.

Alain Morel (1984) “Ethnologie de la ville, une bibliographie indicative”, *Terrains*, n° 3.

Michèle de La Pradelle, “La ville des anthropologues”, *La Ville et l'Urbain, l'état des savoirs*, sous la direction de Thierry Paquot, Michel Lussault et Sophie Body-Gendrot, La Découverte, 2000.

Oscar Lewis, *Five Families : Mexican Case Studies in the Culture of Poverty*, New York, Basic Books, 1959.

Thierry Paquot, Corinne Martin, *Conversations sur la ville et l'urbain* (en particulier : Gérard Althabe, Colette Pétonnet, Marc Augé), In-Folio, Gollion (CH), 2008.

Georges Perec, *L'Infra-ordinaire*, Seuil, 1989.

Colette Pétonnet, Yves Delaporte, sous la direction de, *Ferveurs contemporaines. Textes d'anthropologie urbaine offerts à Jacques Gutwirth*, L'Harmattan, 1993.

William Isaac Thomas, Florian Znaniecki, *Fondation de la sociologie américaine*, morceaux choisis, préface de Suzie Guth, L'Harmattan, 2000.

Observer

*Professeur à l'Institut de géographie, Université de Neuchâtel, Suisse.

On peut partir du postulat que l'ordinaire est intéressant en soi et documenter sans fin les tactiques du quotidien urbain : déplier leur complexité et s'émerveiller devant les capacités d'improvisation des usagers de la ville. Mais comment rendre l'intéressant important, ou, autrement dit, dans quel projet de connaissance faut-il inscrire l'étude de l'ordinaire urbain ? Pour cela, je propose un petit exercice rétro-prospectif qui consiste à examiner d'abord ce dont nous disposons en stock du côté de la recherche urbaine sur la question, et à définir ensuite la manière de faire fructifier cet héritage.

La logique ordinaire

Pour simplifier, je dirai qu'il y a deux traditions principales : la première, chez Henri Lefebvre et Michel de Certeau, se fonde sur les théorisations de l'usage et de l'expérience urbaine, la seconde, dans la sociologie allemande de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e /1, sur la "théorie sensitive de la modernité" /2. Je vais plaider ici pour une mise à jour de cette seconde tradition, dans la mesure où elle offre à mon sens davantage de ressources pour passer de l'intéressant à l'important.

Chez Lefebvre, la pratique ordinaire de l'espace constitue un des éléments d'une triple articulation (perçu, conçu et vécu). Dans une telle perspective, l'étude des petits riens urbains vise à donner une consistance scientifique, et éventuellement un poids politique plus important, aux façons dont les citoyens s'approprient, symbolisent, vivent corporellement l'espace urbain. Si les travaux de Michel de Certeau se distinguent par nombre d'aspects de ceux de Lefebvre, notamment du point de vue de leurs sources théoriques (Loyola et Wittgenstein plutôt que Marx), ils les rejoignent dans une même célébration de la "logique ordinaire" des usages de la ville. Ces usages sont en effet, selon de Certeau, caractérisés par une ruse incessante avec les dispositifs urbains du pouvoir : ils y échappent, y résistent ou les détournent.

Au moment de leur publication, *La Production de l'espace* (par Lefebvre en 1974) et le premier volume de *L'Invention du quotidien* (par de Certeau en 1980) ont permis d'éclairer une dimension du phénomène urbain délaissée alors par la recherche, en France comme ailleurs : celle des usages ordinaires. Ces travaux ont donc été conjonctuellement très précieux et ont profondément rénové la recherche urbaine (voire, dans certains cas, les procédures d'aménagement). La perspective qu'ils partagent apparaît toutefois à présent comme bien schématique. Elle tend en effet à dichotomiser les pratiques urbaines en

héroïsant, d'un côté, les usages ordinaires et en diabolisant, de l'autre, les pratiques du pouvoir politique, aménageur ou économique. Or, les pratiques de la ville et les intérêts qui les sous-tendent sont autrement plus complexes et plus hybrides.

L'objectif poursuivi par les théoriciens allemands de la *Großstadt*, à travers l'étude de l'ordinaire urbain, était plus ambitieux. Chez Georg Simmel et Siegfried Kracauer en particulier, elle vise à saisir de véritables mutations anthropologiques. L'analyse du *tempo* de Berlin ou de Francfort, tel qu'appréhendé à travers les façons de se mouvoir, ou celle de l'attitude blasée ou mélancolique des citoyens des métropoles est ainsi mise en relation avec une réflexion générale sur le rôle de l'argent et de la densité des stimulations nerveuses. Les mots et les gestes les plus anodins ouvrent dans une telle perspective sur une lecture "bi-directionnelle" du contemporain. D'un côté, ils peuvent être vus comme découlant d'une intériorisation par les acteurs de processus de transformations à l'échelle sociétale. De l'autre et à l'inverse, leur étude peut mener à générer des hypothèses quant à la nature de telles transformations. Par exemple : l'analyse ethnographique des parcours urbains tels que constamment réorientés dorénavant par l'usage de la téléphonie mobile ou tels qu'effectués avec l'assistance de dispositifs de navigation *online* (google maps, *openstreetmap* ou autres) peut avec une telle visée permettre de capter des logiques d'action et de représentation du monde propres à la condition urbaine contemporaine.

Quatre révisions principales

Cela dit, je ne propose pas de faire un grand pas en arrière pour revenir aux intuitions et aux hypothèses de Simmel, Kracauer ou Benjamin. Mais il paraît en revanche utile de s'inspirer de leur démarche afin d'inscrire l'étude de l'ordinaire urbain dans un véritable projet de connais-

1/

Si Lefebvre et de Certeau continuent d'influencer la recherche urbaine, cela se passe avant tout dans le monde anglophone et germanophone, alors que, par un curieux retournement, la recherche francophone se tourne vers la tradition allemande.

2/

S. Füzessey et P. Simay, "Une théorie sensitive de la modernité", in S. Füzessey et P. Simay (dir.), *Le Choc des métropoles. Simmel, Kracauer, Benjamin*, Éditions de l'éclat, 2008, pp. 13-51.

sance. Il faut pour cela procéder, me semble-t-il, à quatre révisions principales.

La première consiste à se débarrasser du pathos de l'authenticité lié à l'influence de la philosophie idéaliste allemande. Même si ces auteurs sont attentifs aux dimensions émancipatrices de la modernité urbaine, leur analyse tend en effet à opposer de façon binaire la contemplation et la concentration individuelle d'un côté, les masses et la distraction de l'autre (pour reprendre un argument d'Antoine Hennion et Bruno Latour à propos de l'"aura" chez Benjamin) /3. Or, l'analyse de la modernité urbaine gagne à ne pas être orientée par la nostalgie d'un passé plus "vrai" que le présent.

La deuxième révision vise à développer une plus grande sensibilité à la diversité des urbanités. Simmel et Kracauer (puis Wirth sur cette base) ont fait de l'expérience de la grande ville européenne une expérience universelle. Or, l'urbanité allemande n'est pas identique à l'urbanité suédoise et encore moins congolaise /4. Comme le montre par exemple Jennifer Robinson, les villes en forte croissance – dans les années 1950 – de la *Copperbelt* africaine, étudiées par les auteurs de la Manchester School, ne correspondaient pas au modèle allemand /5. Dans ces villes en effet, le développement urbain ne conduisait pas au comportement blasé et réservé de ses habitants.

La troisième révision concerne la différence de genre : les figures emblématiques de la grande ville chez ces auteurs sont des figures très majoritairement masculines (l'étranger, le flâneur, le mélancolique, etc.). Or, on ne peut subsumer l'expérience urbaine sous celle du seul

citadin masculin. Les pratiques féminines, ou homosexuelles, de la ville, leurs spécificités et leur évolution, abondamment analysées ces dernières années, doivent bien sûr également être considérées.

Enfin, et ce n'est pas le moins important, il est indispensable de mobiliser dans l'étude de l'ordinaire urbain des méthodes contemporaines et systématiques d'analyse. L'observation et la capacité herméneutique à faire sens du détail occupent une place prépondérante dans la première sociologie urbaine allemande. Il s'agit désormais d'"équiper" davantage cette étude afin de lui conférer une meilleure extensivité et une meilleure intensivité.

D'une part, en recourant à l'instrumentaire développé par l'anthropologie et la géographie de la mondialisation (analyses multisites, translocales, mobiles, etc.), afin de rendre compte de l'extension spatiale des déterminants et des conséquences des pratiques urbaines (qui ne sont locales qu'en apparence). La fréquentation de bars à sushis, l'utilisation des TIC, l'appartenance à un quelconque réseau social affinitaire sont en effet des éléments qui organisent l'ordinaire urbain et lui donnent une portée extra-locale.

D'autre part, afin de développer une analyse intensive des pratiques ordinaires urbaines, il paraît important de mobiliser les protocoles et précis mis au point par l'ethnométhodologie de l'espace urbain. Fondée sur l'analyse conversationnelle, mais aussi de plus en plus ces dernières années sur l'analyse d'images vidéo, celle-ci per-



Patrick Zachmann / Magnum Photos

met en effet d'interpréter très finement l'organisation de l'action dans des contextes matériels (architecture, espace urbain) et interactionnels (conversation en face à face, groupe, foule). Elle offre une systématique et une répliquabilité manquant souvent à des études plus traditionnellement ethnographiques de l'ordinaire urbain. C'est au prix de ces révisions que l'étude de l'ordinaire urbain pourra, à mon sens, contribuer à une analyse de la condition humaine à l'ère de la ville mondiale, tout comme la première socio-anthropologie urbaine allemande a contribué à une compréhension de la condition humaine à l'ère de la ville industrielle. | Ola Söderström

3/

A. Hennion et B. Latour, "L'art, l'aura et la technique selon Benjamin, ou comment devenir célèbre en faisant tant d'erreurs à la fois...", *Les Cahiers de médiologie*, 1 (1996, premier semestre), pp. 235-241.

4/

Il y a trente ans, Ulf Hannerz insistait déjà, à juste titre, sur le caractère situé et "chicagoïen" des théories urbaines de l'école... de Chicago.

5/

J. Robinson, *Ordinary Cities*, Londres, Routledge, 2006.

MICHÈLE JOLÉ *

Regarder

* Ethnologue
de l'urbain.

Les vieilles dames aiment les fenêtres. Le monde leur advient. Certaines fenêtres s'y prêtent mieux que d'autres. Le pan coupé du vieux et bon immeuble parisien leur donne une ouverture marine : chacun y a goûté l'infini de la ville et les ressacs répétés de la marée humaine montante. Ce soir, c'est au tour de Margaud. Elle n'a pas deux ans. Elle pénètre dans la pièce, y vaque un certain temps, puis elle découvre l'ouverture ; elle s'y dirige résolument, autant que le lui permettent ses jambes à peine averties ; elle appuie avec délicatesse et sûreté ses mains aux rambardes dessinées ; son regard les traverse ; elle sait qu'elle est aux premières loges ; elle y restera, promue capitaine, tant que son impatience d'un ailleurs la laissera en paix.

Un matin comme les autres

Il est dix heures, je suis à mon bureau et, de temps en temps, je regarde par la fenêtre. L'arrivée d'un jeune couple au bas de la passerelle m'intrigue. Je remarque immédiatement leurs bagages, et elle surtout qui tire une valise à roulettes. Sans hésiter, ils gravissent les marches. Le pont tournant n'est pas fermé, ils ont bien décidé d'emprunter la passerelle pour le plaisir ; ils montent les marches de pierre, accèdent au pont en bois, s'arrêtent au milieu, laissent tomber leurs bagages, s'embrassent, regardent le canal, s'embrassent, reprennent leurs bagages, redescendent de l'autre côté, du côté de l'Hôtel du Nord. Sans doute se sont-ils retrouvés à la gare de l'Est et sont-ils venus là pour donner à leurs retrouvailles amoureuses ce qu'elles méritent, la visibilité.

La passerelle est faite pour ça, pour être vu. La passerelle a un milieu, palpable, visible, au plus haut d'elle-même. Le temps de la pulsion amoureuse, son milieu peut devenir celui du monde, dans l'équilibre des éléments. C'est ce que magnifient sans pudeur les amoureux. L'hommage à la beauté est réciproque. Ils se méritent. L'eau pourtant continue d'être glauque, et la passerelle de l'enjamber. Et ils repartent, chacun dans son corps.

Un soir

Sur la passerelle ce soir, torse nu comme souvent depuis son apparition dans le quartier, il est assis, au milieu de la marche et au milieu des marches. Au centre.

Il remonte minutieusement et lentement les jambes de son pantalon : leurs coutures sont défaites. Il essaie de les enrouler, il abandonne pour fixer son attention sur sa ceinture qui semble le déranger. Il subit depuis un moment un assaut de démangeaisons.

Il replie les jambes de son pantalon, se lève et descend l'escalier, un sourire aux lèvres, heureux. Moi, il me prend au cœur.

J'apprendrai un jour qu'il est sri lankais. Il passe très souvent sous ma fenêtre. Ce sont ses monologues qui m'en avertissent. Ils font vibrer l'espace comme une longue prière.

Je l'ai vu, un autre soir, sur l'escalier de pierre sous ma fenêtre, couché, abandonné, un bras coincé dans le refuge de ses genoux repliés ; le bras libre tenait une cigarette qu'il aspirait, lentement, avec gravité. Un après-midi d'été, en plein milieu du trottoir, il était allongé sur le sol, la tête en appui sur son coude, comme à la plage, une boîte de bière lui servait de téléphone.

Un autre matin

Tout est presque bleu. Sur l'escalier de la petite maison de l'assainissement, aux murs de briques, au toit en tuiles, aux fenêtres ajourées et aux volets en accordéon, cinq hommes se distribuent l'espace et les bleus : le bleu turquoise de la tenue de travail, le bleu marine ou bleu-gris des casquettes, le bleu roi, bleu-vert des chemises et des t-shirts. Le jean du contremaître en tenue de ville ne rompt pas l'harmonie. Même le camion est bleu.

Le baril du camion bleu crache de l'eau dans un tuyau relié à la bouche d'égout, en face de la rue. La manœuvre durera deux heures. Elle déclenche un attroupement qui me rappelle celui d'hier, autour du tournage d'un film. Aujourd'hui comme hier, c'est comme au cinéma.

L'effervescence quotidienne, autour de la maison qui sert tous les matins d'horloge au voisinage, s'est amplifiée ; les échanges à très haute voix sont plus nombreux et les égotiers aussi. Très vite, ils sont près d'une vingtaine, plus ou moins actifs, plus ou moins impliqués dans les manipulations autour de la bouche d'égout ouverte. Une camionnette du même service passe. Tout le monde fait signe, elle s'arrête, deux hommes en sortent, serrent la main, tapent sur l'épaule, émettent sans doute une plaisanterie et repartent. Un peu plus tard, une autre esta-

fette passe. Le même scénario se répète.

Tous ces travailleurs, dans leur uniforme bleu, semblent goûter le plaisir d'être entre hommes. Comme celui-là qui discute de la fenêtre, avec deux de ses collègues sur le trottoir, appuyé nonchalamment sur le rebord. Ils sont comme chez eux. La rue, ce qui s'y passe, on le regarde de son rez-de-chaussée. Image pour moi provinciale. J'ai souvent observé, dans des jours plus ordinaires, les fenêtres de cette troublante maison de poupée. Les ouvriers qui l'habitent le jour ouvrent tous les matins les volets, les ferment le soir et font souvent dans la journée une pause à la fenêtre et observent, comme moi de mon quatrième étage.

Mais le héros véritable est sur le trottoir d'en face, campé sur de longues jambes bottées très haut jusqu'à l'aîne, sanglé et harnaché (double courroie, l'une de cuir, l'autre en matière synthétique), il porte un ceinturon en cuir où sont accrochés divers instruments, de fort longs gants, un casque de mineur avec la lampe accrochée sur le haut du casque, et en prolongement un tissu qui couvre et protège la nuque. Il vient de sortir du trou. Chevalier moderne qui, venant des ténèbres, se déploie dans l'espace, l'air libre, et acquiert une beauté légendaire.

L'égoutier replie ses longues bottes à mi-jambe et nous fait découvrir la doublure en coton jaune-ocre. Il y a du jaune dans le bleu.

J'aime aussi les matins verts, hantés par les balayeurs silencieux, lents et solitaires.

De la fenêtre de la cuisine

Un soir, un oiseau.

De ma fenêtre, je le vois. Il est seul sur le rebord de la gouttière. Sa couleur sombre m'intrigue.

Pigeon, corneille ? Je regarde plus attentivement. Il ne bouge guère.

Seul son regard – et par extension son cou – s'active vers le bas.

Je découvre, perplexe, un monde vivant niché dans les reliefs de la façade de l'immeuble d'en face, comme s'ils étaient faits pour lui. Un monde dont je soupçonne qu'il se répète tous les jours. Je le vérifierai demain.

Il est toujours là, au bord de la gouttière, seul. Trente minutes se sont écoulées. Il ne bouge quasiment pas. Il veille sur son monde qui s'apprête à passer la nuit, cha-

cun dans son coin. L'arrondi de la gouttière soutenue à intervalles réguliers par des tiges métalliques et le fronton à frise offrent opportunément un abri à chacun des pigeons qui le veut bien.

Ils entrent doucement dans le monde de la nuit ; ils s'immobilisent dans le déclin de la lumière. Les corps se figent et deviennent tache. Quelques dissidents s'ébrouent, un moustique ? un dernier sursaut de mâle pour titiller une femelle ? Certaines cases sont vides, ou le paraissent de ma fenêtre.

Il ne bouge toujours pas.

Mais si, le voilà qui s'envole. Reviendra-t-il ? Sa mission de surveillance est-elle terminée ?

Je regarde les autres, statufiés dans le noir.

Je l'ai revu le lendemain. Il était là, comme la veille, maître des lieux.



Stephane Zambitzer / Picurabank

J'habite là depuis vingt ans. Je découvre pour la première fois le gîte nocturne de nos pigeons et leurs rituels.

Et tous les soirs, depuis le 18 août où le maire de Paris a décidé d'interdire aux jeunes exilés afghans de passer la nuit dans le jardin Villemin, j'en vois quelques-uns venir dormir sous la passerelle, sur des cartons, à même le sol cimenté. Le matin, entre 7 et 8 heures, des agents de police les réveillent et les invitent à quitter les lieux. La passerelle est promise pour la journée à d'autres vocations. |

Michèle Jolé

MARTINE BERGUES*

Bonjour/bonsoir

Simple comme un bonjour ? Mais les façons de le dire sont codifiées ; elles varient d'une période historique à l'autre, d'un contexte culturel à l'autre. Apparemment insignifiantes parce que trop évidentes, elles sont pourtant révélatrices de la teneur des relations sociales, notamment de voisinage, qu'elles condensent et résument à la fois.

Dans la société rurale paysanne de l'avant-guerre, du Quercy tout au moins, dans tel village ou tel hameau, dire "bonjour" et "au revoir", c'est signifier une certaine distance avec l'autre, c'est marquer un certain degré d'étrangeté. Le "bonjour" (bunjur) est en effet réservé au "Monsieur", notable, curé, médecin, administrateur, ou au simple inconnu. Mais avec l'autre, celui qui ressemble à soi, celui qui partage les mêmes valeurs, et, le plus souvent, un même statut et un même territoire, les formes élémentaires de sociabilité se passent de cette distance minimale décodée dans le simple fait de saluer. L'autre est proche à ce point qu'on arrive vers lui ou qu'on repart sans presque dire mot, simplement un "alors ?" (*olère*) ou "eh bien" (eh bé). Cette manière-là de rentrer en contact se rapproche peut-être de celle qui s'observe actuellement à l'intérieur d'une même maison entre membres de la famille élémentaire. Dans les relations paysannes qui perdurent par traces, on ne dit pas au revoir non plus. Parce que le dire, c'est précisément supposer une période sans se revoir, de durée plus ou moins importante ; c'est questionner le lien de proximité qui unit l'un à l'autre et donc friser l'impolitesse. Le "au revoir" est réservé à ceux avec qui la distance culturelle est importante. S'il est prononcé auprès d'un pair, il faut aussitôt rajouter "pour le moment" (*per are*) et donc signifier que l'on peut se revoir dans celui qui suit, fût-il dans l'heure. De préférence, on emploie seulement *per are* pour clore l'entrevue. Et le plus souvent, après quelques signes ou silences augurant la fin de la conversation, les voisins s'éloignent sans autre forme de procédé, à peine un "bon" a-t-il été lâché. Dans ce contexte de la sociabilité paysanne, les salutations, y compris leur relative absence, sont tout au plus ouverture et fermeture, sortes de majuscules et de points entre lesquels se joue l'essentiel : la conversation. Et selon leur teneur, les "entrées" en conversation peuvent ouvrir à de simples commentaires d'ordre familial ou météorologique, ou bien laisser place au corps de la relation où se jouent échanges (de nouvelles, conseils, produits ou services), réciprocité, stratégies, alliances, conflits, etc.

Une cordiale indifférence

Dans la campagne devenue urbaine du début du ^{xxi} siècle /1 ou dans l'espace relativement clos des Habitations à loyers modérés /2, les salutations forment très souvent l'essentiel de la relation. Lorsqu'elles sont inexistantes, ce n'est plus pour signifier une intimité, une familiarité à l'intérieur d'un territoire restreint, mais pour dire la relative indifférence à l'encontre de voisins devenus indépendants les uns des autres. Car l'habitat campagnard en zone périurbaine, s'il faut employer ce terme pour qualifier les extensions de petites villes de 10 000 à 20 000 habitants, se fait désormais sur le mode pavillonnaire entrecoupé de zones d'activités aux vocations diverses. Le monde agricole n'est plus représenté que par quelques fermes en activité et par un nombre de moins en moins important de retraités. Retraités agricoles et ouvriers partagent la même idée d'une convivialité disparue, que redouble la nostalgie. Outre les anciennes maisons paysannes souvent rachetées par des urbains amateurs de patrimoine, on compte sur ces terrains plusieurs générations de "maisons neuves". Celles construites dans les années 1960-1970, précisément par ces ouvriers et employés d'hier, puis surtout, et toujours plus nombreuses, ces "maisons de tout-le-monde", "maisons roses" et autres "provençales" qui procèdent, pour l'essentiel, des catalogues des promoteurs. Le mélange de population y résidant qui s'ensuit est certainement pour quelque chose dans la "cordiale indifférence" qui régit les relations entre voisins.

À propos de la société périurbaine pavillonnaire, Éric Charmes /3 utilise l'expression de "cordiale ignorance" ; l'oxymore qualifie assez bien des relations qui ne sont pas inexistantes mais presque. Ici, le terme d'indifférence semble plus approprié. Au mieux, on connaît l'autre de vue, mais il y a une sorte de consentement mutuel, implicite, non formalisé, à ce que chacun suive sa logique propre et passe son chemin, dans le respect toutefois de la politesse et de la cordialité. "On le conçoit un peu tous comme ça : on se voit, on se croise mais on se côtoie pas plus que ça. On est venus habiter ici pour être tranquilles,

* Ethno-sociologue, chercheuse associée au Centre Edgar-Morin, Paris, elle a notamment rédigé, avec Pierre Alphandéry, "Territoires en questions", *Ethnologie française*, XXXIV, 1, PUF, 2004.

1/

Cf. Éric Charmes, *La Vie périurbaine face à la menace des gated communities*, L'Harmattan, coll. "Villes et entreprises", 2005 ; Pascal Dibie, *Le Village métamorphosé. Révolution dans la France profonde*, Plon, Terre Humaine, 2006.

2/

Cf. Martine Bergues, *L'Oustal ou la culture de la terre*, exposition pour le Musée de société de Cuzals, 2009.

3/

Éric Charmes, *La Vie périurbaine face à la menace des gated communities*, op. cit., p. 58-60.

pas le côté voisins" (employée d'usine, 36 ans, Figeac, 2007).

Dans une vie rythmée par le travail, les temps scolaires et les trajets automobiles, la "quête de tranquillité", partagée par tous, ouvriers, cadres, employés, devient la valeur majeure. À l'abri de toutes contraintes de voisinage, elle vise au bien-être de la famille élémentaire et semble justifier le besoin de repli domestique. Quant à l'usage quotidien et répété de l'automobile, il explique également que la relation puisse au mieux se traduire par un signe de tête. Sur ces espaces inédits, en dehors de l'usine et du supermarché, rares sont les lieux de rencontres. Dans ces quartiers qui n'en sont pas tout à fait, si "on se connaît sans se connaître", il faut du temps pour que la reconnaissance d'un visage conduise à la reconnaissance d'un voisin. Et certaines conditions encore pour qu'un lien se crée et s'installe. Dire bonjour, c'est l'échange minimal, mais un échange qui représente souvent l'essentiel du lien, quand il n'est pas inexistant...

lisés, ils ne font plus corps avec le voisinage et le territoire immédiat. Le lieu tend à se séparer des liens de proximité pour exprimer une société singulière, juxtaposition de "mondes" /4 qui ont parfois du mal à communiquer. Dans ces conditions, il est presque logique que le centre ville, au moins pour cette partie de la population qui le fréquente, soit synonyme de vie, de sourires commerçants, de sociabilité immédiate les jours de marché. L'observation des manières d'habiter dans cinq "résidences" – pour reprendre la terminologie de l'Office HLM du Lot /5 – situées aux abords de petites villes et citées comme exemplaires d'un point de vue architectural, conduit à un constat presque similaire : ici aussi, les règles de sociabilité se limitent souvent "au bonjour bonsoir", lorsqu'il existe. "Tout le monde vit chez lui, et c'est bonjour, bonsoir" (femme, aide à domicile, 40 ans, Saint-Michel, 2008). "C'est une petite cité, les gens pourraient s'entendre et dire bonjour sans se fréquenter, mais non, même pas le bonjour" (femme sans profession, 46 ans, Cahors, 2008). Le plus souvent, l'espace public n'est plus le lieu d'expression des règles élémentaires du vivre-ensemble, qui commencent par le fait de saluer l'autre. Il est laissé aux jeunes et aux enfants, tandis que les adultes rentrent chez eux, "chacun pour soi", "chacun chez soi", et "bonjour bonsoir"... Parfois déplorée, cette situation devient normale : "On ne dit pas bonjour. [...] Mais on s'est habitué comme ça. Du moment qu'il y a le respect" (femme marocaine, sans profession, 60 ans, Cahors, 2008). L'espace de la cité semble jouer comme miroir, on craint d'y voir l'autre comme soi-même, dans un projet résidentiel subi plus que choisi. L'autre peut devenir celui qu'on redoute pour soi, cette "famille à problèmes", ces "gens sociaux" dont on veut se distinguer. Dans ces conditions, la maison individuelle avec jardin représente le rêve, possible ou impossible, le projet, futur ou avorté, la réalisation, voulue ou obtenue, de la très grande majorité des résidents. Village d'hier, nouveaux quartiers, logements sociaux ne résument pas toutes les situations du milieu rural contemporain. Mais ces choix, quel que soit le cas de figure et par les écarts qu'ils mettent à jour, montrent à quel point les salutations entre voisins sont à même d'informer sur la teneur des liens. Leur relative absence peut, selon le contexte, signifier des contraires. Il reste qu'elles posent la question du territoire, société plus ou moins homogène avec un contrôle social fort, ou juxtaposition d'individus que ne relie parfois plus le simple bonjour. | **Martine Bergues**

4/
Howard S. Becker, "Mondes de l'art et types sociaux", in *Sociologie du travail*, 4, 1983, p. 404-417.
5/
Cf. *L'Autre Figeac. Pratiques et représentations d'une campagne devenue urbaine*, Ville de Figeac/ Association Ethnographes, 2008 ; *Habitations à loyers modérés, une ethnographie des manières d'habiter dans cinq opérations contemporaines*, Conseil général du Lot/CAUE du Lot, 2007.



Julien Magre / Picturank

Même si des relations se reconstruisent par place, par le biais des enfants ou des associations notamment, même si le partage d'un apéritif réunit à l'occasion quelques voisins choisis, les habitants ont le sentiment de ne plus être liés entre eux. L'interconnaissance semble avoir fait place à la méconnaissance, et la "cordiale indifférence" se met à régler les relations entre les hommes d'un même lieu. En même temps, les liens se recomposent toujours : les réseaux existent mais ils ne sont plus loca-

situations du milieu rural contemporain. Mais ces choix, quel que soit le cas de figure et par les écarts qu'ils mettent à jour, montrent à quel point les salutations entre voisins sont à même d'informer sur la teneur des liens. Leur relative absence peut, selon le contexte, signifier des contraires. Il reste qu'elles posent la question du territoire, société plus ou moins homogène avec un contrôle social fort, ou juxtaposition d'individus que ne relie parfois plus le simple bonjour. | **Martine Bergues**

Entrer/sortir

De quelle manière rentrons-nous à la maison ou quittons-nous notre domicile ? Que peut nous enseigner une analyse ethno-spatiale des halls d'entrée d'immeubles ? Celui qui franchit le seuil d'une porte d'entrée se retrouve physiquement et symboliquement dans une situation spéciale pendant un certain temps : il est entre deux mondes.

Lors d'un travail de terrain sur les relations de voisinage dans un vieux quartier de Barcelone /1, j'ai recueilli des témoignages qui survalorisaient les rapports au sein de l'immeuble par rapport à ceux qui se déroulaient à l'extérieur. Un jeune Catalan considérait ainsi qu'"en ville, il y a plutôt un voisinage de palier, de porte à porte : celui d'en face et d'à côté". Une autre jeune remarquait : "les locataires de l'immeuble ne se saluent pas dans la rue, s'ils ne se connaissent pas bien ; par contre, à l'intérieur de l'immeuble, tout le monde se dit bonjour, sans exception". Un troisième locataire disait ne connaître que deux ou trois habitants, en soulignant cependant que les interactions ne dépassaient pas le stade des salutations élémentaires. Certains lieux de passage obligent donc certaines relations, ne serait-ce que par politesse, et la porte d'entrée protège. Une fois refermée, les relations peuvent alors s'initier, même si ce n'est que timidement. Si un dialogue s'établissait, les thèmes abordés étaient suffisamment neutres pour n'engager personne, ni rompre l'harmonie fondée sur le principe de non-ingérence absolue dans les affaires d'autrui. Généralement, ils tournaient autour de tout ce qui concernait la protection de l'immeuble, le nettoyage de la cage d'escalier ou les petites réparations (fuites d'eau, problèmes d'électricité...). L'immeuble n'ayant pas d'ascenseur, ses habitants s'entraidaient pour le transport de lourdes charges, ou d'objets encombrants. De même, comme la porte d'entrée ne possédait pas d'interphone mais un gros heurtoir dont plus personne ne connaissait les codes d'usage, on avertissait le voisin qui ne semblait pas entendre quelqu'un qui l'appelait du dehors, en allant sonner à sa porte. Et, s'il était absent, à son retour, on l'informait qu'il avait reçu une visite. Mais, même si l'immeuble obligeait un minimum d'échanges entre les locataires, c'était une logique du chacun-chez-soi qui prédominait largement. Les aménagements de certaines entrées semblent volontairement ignorer le visiteur, lui signifier qu'on ne s'occupe pas de lui, voire le dissuader de venir. Toutefois, les halls d'entrée des beaux quartiers de Barcelone /2 sont prévus pour le visiteur qui arrive, qu'on attire tout en lui faisant peur. On trouve dans ces halls des canapés, fauteuils

ou parfois de simples chaises ou des banquettes, aux côtés desquels il y a généralement une petite table sur laquelle sont entreposés cendriers et/ou revues pour occuper la personne qui attend. Ces différents types de mobiliers fonctionnels sont le plus souvent accompagnés d'éléments décoratifs, tapis, plantes vertes, tableaux, miroirs, etc., qui imposent une certaine (re)tenue chez l'intrus et qui relèvent plus du domaine de la sphère privée, avec de claires références au salon bourgeois, que du domaine public de la rue. Dans certains immeubles visités, les paliers étaient également ornés de tableaux et/ou miroirs, aquarium, plantes artificielles, jarre, etc. et le sol recouvert de moquette, donnant à chaque étage une spécificité, reflet d'un certain style que l'on veut communiquer envers l'extérieur et que l'on pourrait considérer comme une sorte de carte de visite que nous présentent les habitants. Ces espaces sont généralement accompagnés d'un service de gardiennage.

Des rites de passage

Le passage devant le gardien ne se déroule pas toujours de la même manière. S'il ne vous connaît pas, il vous demandera peut-être de vous identifier, et en tout cas d'identifier la personne chez qui vous vous rendez ; et si vos données ne correspondent pas aux siennes, le passage vous sera probablement refusé. Si les flux sortants n'échappent pas à son contrôle, c'est avant tout la sélection des personnes qui entrent dans le bâtiment qui retient toute son attention. D'ailleurs, les gardiens ferment littéralement de nombreux immeubles barcelonais une fois leur temps de service terminé. Dans ce cas, soit l'immeuble est équipé d'interphones et d'un système d'ouverture automatique de la porte que l'habitant peut actionner depuis son appartement, soit il est uniquement pourvu d'un interphone, ce qui oblige la personne visitée à descendre ouvrir avec sa propre clé. Lorsque c'est un habitant qui franchit le seuil, le gardien ne pose généralement pas de questions, mais la personne qui entre ou qui sort n'échappe pas pour autant à son regard, qui peut être plus ou moins inquisiteur selon les cas. Ce filtre ne sera certainement pas ressenti par tous

* Ethnologue, membre du GRECS (Groupe de recherche sur l'exclusion et le contrôle social, Espagne). Elle est notamment l'auteur de *La Ciudad, instrucciones de uso ; esbozos barceloneses*, Barcelone, publicación on-line de l'université de Barcelone, 2007, et de *La Formación del espacio público en el Casc Antic de Barcelona. Una mirada etnológica*, Éd. La Catarata, Madrid, 2002.

1/

Les remarques qui suivent proviennent d'observations faites dans un immeuble, où, en 1995, pas moins de dix nationalités se côtoyaient quotidiennement. Les habitants de cette vieille bâtisse résidaient là depuis quelques années seulement, ou alors, s'ils y avaient élu domicile depuis longtemps, n'y vivaient que par intermittence.

2/

Les observations qui suivent sont dues à un travail de terrain mené entre 2002 et 2004 par une équipe dirigée par Joan Bestard et moi-même sur les loges à Barcelone, financé par l'Inventaire du Patrimoine ethnologique de Catalogne, Generalitat de Catalunya. Ce projet de recherche a fait partie d'une comparaison internationale, dirigée par Philippe Bonnin et Roselyne de Villanova.



Bertrand Desprez / Agence VU

de la même manière, atténué qu'il est par la familiarité de la situation. Cependant, dans le cas de gardiens entrés récemment en fonction ou de celui d'immeubles où il y a une rotation importante parmi les locataires, la présence du gardien peut se faire sentir plus fortement, et celui-ci doit savoir agir avec tact pour ne pas se faire mal voir.

Quant à la cage d'escalier, elle est un entre-deux entre le logement et la rue. On peut encore y adopter certaines attitudes propres à l'espace de la domesticité, tel que s'y balader dans une tenue relativement décontractée (en jogging, par exemple ou en costume de bain pour les immeubles qui possèdent une piscine), mais on ne s'y promènera pas en sous-vêtements. Avec ses diverses extensions, telle que la cour intérieure (*patio de luz*), la buanderie (*lavadero*) et le palier (*rellano*), c'est le lieu par excellence des conflits et des réconciliations entre voisins, car, comme l'écrit Pierre Sansot, dans *Poétique de la ville* /3, "la parole s'y libère plus facilement qu'à l'intérieur de l'appartement ou dans la rue. Il existe un certain parallélisme entre la rue et l'escalier." Ce lieu de transit pour des personnes qui se connaissent semble familier, mais il peut se transformer en scène de situations imprévisibles. Avant de sortir, on ne sait pas qui on rencontrera et ce qui se passera. Un autre trait commun qui apparente la cage d'escalier à un espace public est le fait que peu de résidents se sentent responsables de ce lieu. Généralement, ils le considèrent comme un endroit qui échappe à leur emprise et où les autres exercent leur mauvaise volonté. Sur cet espace commun, les habitants

ont plus de pouvoir que sur la rue, et ils n'hésitent parfois pas à le dégrader pour se l'approprier davantage. Et ce mouvement d'appropriation n'est pas le propre des habitants car les gardiens d'immeubles ont souvent des gestes, cette fois-ci plutôt réparateurs que destructeurs, qui dénotent leur attachement à la cage d'escalier.

L'opposition liée à la porte d'entrée est celle entre intérieur et extérieur – entre le monde que nous connaissons entièrement et celui où l'inattendu guette et fascine. Aux rites d'entrée de la maison correspondent des rites de sorties, qui sont soit identiques, soit inverses, comme l'observait déjà Arnold Van Gennep en 1909 dans *Les Rites de passage* /4. Pour lui, seule la porte principale est le siège de ces rites, les autres ouvertures n'ayant pas le même caractère de frontière entre monde familial et monde extérieur. La porte d'entrée marque donc une limite claire entre le monde clos et familier de l'intérieur et celui plus étranger de l'extérieur, et c'est à son niveau que se définit l'appartenance ou que s'opère l'exclusion. La manière dont les espaces s'organisent conserve les traces des différentes façons de penser les relations aux autres.

Franchir une porte d'entrée n'est donc pas anodin. Cela reste un geste grave, même si, dans nos sociétés, nous n'accordons plus autant d'importance aux rites le concernant. Par de petits riens, nous continuons à chercher à amadouer et à neutraliser certaines forces (peut-être même encore considérées comme sacrées dans certaines circonstances), avant de prendre possession d'un lieu. |

Nadja Monnet

3/

Pierre Sansot,
Poétique de la ville,
Klincksieck, 1973,
rééd. Petite Bibliothèque
Payot, 2004.

4/

Arnold Van Gennep,
Les Rites de passage,
E. Nourry, 1909, rééd.
Picard, 1981.

YVES WINKIN *

Marcher

Marcher dans la ville, c'est souvent aussi attendre. Attendre au feu rouge, attendre un bus, un rendez-vous. C'est également observer. Ceux qui vous croisent, à pied, en rollers, à vélo, en voiture. Les classer psychologiquement et socialement, évaluer leur dangerosité. Observer les "alentours", de manière tantôt fugace, presque inconsciente, tantôt appuyée, comme le doigt sur le déclencheur de l'appareil photo.

Venise

Si j'écarte les bras, je touche les maisons de part et d'autre de la Calle Gritti, qui mène à l'arrêt Santa Maria del Giglio, sur le Grand Canal. La rue est plongée dans une ombre profonde, tandis que la plateforme baigne dans une lumière éclatante. J'entends des pas rapides derrière moi : certainement un Vénitien qui cherche à attraper le vaporetto. Comment l'a-t-il entendu ou vu venir ? Je n'ai enregistré aucun signal annonciateur (en anglais *adumbration* – ce beau mot d'origine latine aurait dû rejoindre la langue française). Je pose la main sur l'épaule de mon fils qui marche devant moi et je lui demande de s'arrêter, nous nous collons contre le mur et laissons passer le marcheur rapide. Je sens que j'ai mis les pieds dans des crottes de pigeon. Et le vaporetto repart déjà, l'homme pressé l'a raté. Déjà une longue file de touristes s'engage dans la *calle*, valise à roulettes derrière eux, nous veillons à ne pas nous cogner ou nous rouler sur les pieds. Soulagement : nous débouchons sur l'embarcadère. Ciel bleu, eaux vertes dansantes. Les bateaux vont et viennent en un spectacle qui se renouvelle perpétuellement.

Verviers

Chaque fois que je sors de la gare de Verviers, ma ville natale belge, je me demande si quelque événement retient les habitants chez eux : les rues semblent désertes. Et quand je traverse la ville, je ne fais presque pas attention aux feux et aux voitures : elles roulent si lentement que je peux toujours passer devant elles sans risque. Sinon, je m'en approche tout en marchant et les contourne par l'arrière, en synchronisant ma vitesse avec la leur. Si jamais j'emprunte un passage pour piétons, les automobilistes s'arrêtent doucement devant moi. Je les remercie d'un geste de la main, en tournant la tête vers eux. Je vois qu'ils sont plus étonnés que moi encore. Dans les rues du centre de la ville, il n'y a plus, semble-t-il, que des personnes âgées. Je sens que je marche trop vite. Je dois faire peur à ce couple qui occupe toute la largeur du trottoir : je le contourne par la bordure, que je descends

et remonte d'un petit saut. Verviers a tellement rétréci depuis mon enfance que j'ai l'impression de revenir tel un géant dans une ville lilliputienne. Il me fallait une éternité pour me rendre de la maison familiale à l'école des Boulevards, et plus tard à l'Athénée Royal. À présent, j'enjambe sans obstacle ni attente. Mais la morosité me rattrape chaque fois.

Lyon

J'ai juste le temps d'aller chez Simply, de remplir mes sacs des courses de la semaine et de rentrer à la villa que j'occupe rue Bollier, dans le 7^e arrondissement de Lyon, sur le campus de l'École normale. Les trottoirs en bitume noir de l'avenue Jean-Jaurès sont très larges, très lisses. Je marche rapidement, mais je fais attention aux vélos, qui ont pris le pouvoir sur les trottoirs : ils roulent parfois très vite, même en dehors des pistes cyclables – et j'oublie encore trop souvent que je marche sur une de celles-ci, ce que les cyclistes ne manquent jamais de me rappeler à la manière berlinoise ou amstellodamoise. Je fais également attention aux voitures, qui prennent parfois une vitesse étonnante sur l'avenue Jean-Jaurès, pourtant entrecoupée de feux. Pas question de traverser en diagonale sans vérifier la distance qui m'en sépare. Pas question non plus de m'engager sur un passage piéton non protégé par des feux, comme celui qui relie les deux entrées de la station de métro Jean-Jaurès, et sans m'assurer que le contact visuel avec l'automobiliste est bien établi. Dans d'autres villes, je m'impose sur le passage en veillant à ne pas regarder l'automobiliste : stra-

* Anthropologue, université de Lyon, ENS-LSH (École normale supérieure de lettres et sciences humaines),



Emmanuelle Blanc / Picurebank

tégie que j'estime trop risquée à Lyon, du moins dans le 7^e arrondissement. J'ai parfois l'impression d'être en banlieue parisienne. Mon expérience de Vitry-sur-Seine remonte alors à la surface : une Peugeot 204 blanche nerveusement conduite par un homme jeune en polo avec chaîne en or, casquette sur nuque rasée de près, signifiait "danger !". Et j'allais attendre sagement au feu. Je procède souvent de même à Lyon : je vais me poser sur le bord du trottoir et j'attends que le feu soit vert pour moi. J'ai l'impression d'avoir pris un sacré coup de vieux. Surtout avec mon cabas sous le bras, en route pour Simply.

Shanghai

Je commence à connaître "mon" quartier autour de l'East China Normal University, dans l'ouest de Shanghai, j'y fais des missions de huit ou quinze jours depuis des années. En sortant par la porte principale sur Zhongshan Road, je peux faire le tour du campus sans jamais traverser la route, sans quitter le trottoir où, bien qu'il soit étonnamment occupé par endroits, je me sens en sécurité. Mais l'adrénaline me monte lorsqu'il faut traverser cette rue, en fait une sorte d'autoroute urbaine à quatre voies, plantée de piliers de béton soutenant une autre autoroute, encore plus bruyante et encombrée. Tout d'abord, il faut affronter une allée remplie de vélos et de mobylettes qui roulent sans s'arrêter aux feux. Juste foncer dans le tas, sans regarder, et le miracle se reproduit chaque fois – à condition de se faufiler prestement entre les engins. Ceux-ci freinent légèrement et passent devant ou derrière le piéton sans le moindre échange visuel ou verbal. Les premières fois, je n'osais y aller franco et j'ai souvent risqué de provoquer des chutes en marchant trop vite, en m'arrêtant sur place, en cherchant à contourner les cyclistes. En fait, je brouillais leur radar, réglé au millimètre près. En marchant "tranquillement", je leur permettais de s'ajuster, d'établir cette équation prévisionnelle dont la variable première est la vitesse de traversée du piéton. Une fois sur le terre-plein, il suffit d'attendre que le feu passe au vert pour les piétons. S'enclenche aussitôt un décompte des secondes qui leur sont encore offertes pour traverser. Mais il faut garder un œil sur les voitures, qui osent parfois "brûler" les feux : les piétons semblent vraiment une quantité négligeable en Chine – plus on en écrase, plus il en revient... Arrivé sur le terre-plein d'en face, je ne suis pas au bout de mes peines, il faut encore fendre un second flot de vélos et de mobylettes. Et le trottoir d'arrivée est particulièrement étroit et surpeuplé. Mais un sentiment de sécurité revient. Je marche et j'observe avec bonheur la vie urbaine ordinaire de Shanghai.

Quatre villes, quatre styles de marche, quatre compétences. Je suis toujours le même marcheur urbain, mais je m'adapte à chaque environnement, déployant un

savoir-faire adapté à chaque ville et à chaque usage que j'en fais. À Venise, je rejoins la cohorte universelle des touristes à pas lents, qui ne peuvent qu'énerver les autochtones. Ma démarche est quelque peu balourde, je tâtonne jusqu'à la lumière. À Shanghai, ville que je découvre également peu à peu, je n'estime pas, toutefois, faire partie de la catégorie des touristes éberlués. Je sais où je suis et où je vais, mais je ne suis pas encore totalement aguerri au mode de traversée des rues principales, et toute ma compétence d'observateur urbain se focalise sur cette situation particulière. Le danger dans



Olivier Aubert / Picturamank

la ville est là pour moi, pas sur les trottoirs, pourtant très denses. À Lyon, dans un environnement qui m'est devenu pleinement familier au cours des dernières années, le danger m'apparaît à la fois sur le trottoir et dans la rue, et j'en éprouve un sentiment de grande frustration : comme si je n'arrivais plus à apprendre assez vite – et que le statut du petit vieux peureux me guettait sournoisement au coin de la rue. Ce n'est finalement que dans ma ville natale que je chausse encore des bottes de sept lieues. Je domine totalement la situation, à la fois en raison d'une compétence forgée au fil de plusieurs dizaines d'années de pratique quotidienne et à la suite de la paralysie de la ville depuis son effondrement économique dans les années "septante". Mais le coup de jeune que cette situation me donne engendre un sentiment très ambivalent : à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. Ce n'est jamais simple de mettre un pied devant l'autre.

Yves Winkin

Se garer

* Urbaniste consultante et enseignante à l'école d'architecture Paris-La Villette.

Au nombre de ces "petits riens" qui font notre ordinaire, nous devons compter le nombre de pas que nous sommes amenés à effectuer entre notre domicile et notre voiture, entre le parking et tous les lieux de notre quotidien, les boutiques, l'école, la crèche, l'atelier ou le bureau qui nous emploie, les administrations, etc. Se garer, action ô combien banale, symbolise le non-acte. Au mieux le pense-t-on en termes de contrainte, prenant un temps que l'on aimerait accorder à d'autres occupations. Tout au plus lui reconnaît-on l'exigence d'un savoir-faire, d'une certaine dextérité. Il n'est qu'à demander à ces jeunes qui ont coutume de squatter les parkings des cités de banlieue de raconter ce qu'ils y observent. Ils imputent les égratignures et dégradations dont, statistiques policières en main, est particulièrement sujette la voiture, à la maladresse des personnes qu'ils nomment les "nouveaux permis" : le père de famille peu agile avec sa nouvelle acquisition, la vieille dame qui profite tardivement (à 90 ans !) d'une liberté de mouvement imprévue... L'attention que l'on peut porter à l'égard du bien d'autrui

et du sien propre, conduit à faire du stationnement un acte appliqué que cette vieille dame, par exemple, très proluxe sur le sujet, s'attache à me décrire longuement. Ainsi, ce qui caractérise ce geste banal est avant tout sa difficulté. Et ce, d'autant plus que le parking est un bien rare et cher auquel, en ville, l'on concède peu de place. La sortie d'un box exige d'autant plus de manipulations qu'il faut contourner la voiture familiale ou la camionnette contraints de se garer devant leur box trop exigü, en raison des normes des garages qui ne suivent pas l'évolution des gabarits, et qui gênent la manœuvre. Le nombre de places de stationnement est, au final, insuffisant, et nécessite de trouver à bien se garer du premier coup ou à errer un certain temps, transformant cette action peu dicible *a priori* en une dure réalité dont on parle tant. Lors d'une réunion d'un comité de quartier, les langues se délient. Un homme d'origine indienne, ou plutôt l'ami lui servant d'interprète, réclame davantage de places de stationnement et, ne pouvant imposer ce point à l'ordre du jour, s'en va, en colère ! Le président du comité de quar-



Julie Guéhen, Picturapark

tier, généralement maître de lui, a du mal à garder son calme sur ce sujet qui revient régulièrement sur le tapis. Une femme, récemment déboutée par l'élu agacé par la véhémence de ses nombreux courriers, demande plus de parkings en associant à sa voix celles des présents, sans trop s'inquiéter de leurs positions. Elle reviendra à la réunion suivante avec un voisin vietnamien et un autre sri lankais, me confiant en sortant qu'"étant donné qu'ils ne parlent pas bien français, elle ignore ce qu'ils ont pu comprendre du débat". L'hospitalité commençant sur le pas de parking, la demande de plus d'emplacements s'avère populaire, au point où un couple de retraités sans voiture souhaite disposer d'une place pour accueillir la voiture de ses invités. Le dimanche, jour de réception, l'habitude a été prise par un grand nombre d'habitants de la cité de garder une place de choix, c'est-à-dire celle qui se trouve à proximité du logement, pour le véhicule des parents ou des amis venus déjeuner.

Un espace commun

La voiture, objet particulièrement vulnérable, est la principale cible des infractions sur la voie publique, d'où une surveillance rapprochée par son propriétaire depuis la fenêtre de son appartement. Ce qui donne lieu, compte tenu du nombre peu élevé de places disponibles sous la fenêtre, à un stationnement désordonné, certaines voitures mordant sur la pelouse, d'autres ne respectant pas la signalisation au sol que les services municipaux s'évertuent à maintenir visible. Cette signalisation vise à rap-

pelez qu'une place de parking est supposée ne contenir qu'une seule voiture, et non pas, comme on peut le voir fréquemment, les trois ou quatre véhicules de la famille ! Pour certains, cet irrespect prouve la montée en puissance de l'individualisme, du comportement égoïste. Une observation plus précise de ce parking invite au contraire à le considérer comme bien régenté. En effet, pour ces habitants peu désireux de rencontrer leurs voisins, le parking devient un lieu d'ententes forcées qui n'est pas sans évoquer la figure des *communaux* de l'Ancien Régime. Ne l'oublions pas, la voiture constitue la seule "propriété" dans un ensemble d'habitations où l'on est locataire. Par conséquent, elle exige beaucoup de soins ! Alors, on se gare en suivant, de fait, des règles qui oscillent entre le "chacun pour soi" et la "conscience de l'autre". Si l'on s'accapare le bout de pelouse, c'est moins par incivisme qu'au contraire pour laisser le passage libre aux autres automobiles, dont on connaît, de vue au moins, les propriétaires. En cas d'absence de pelouse, une autre tactique s'impose : le coup de klaxon qui informe le propriétaire de la voiture mal garée qu'il faut descendre la déplacer. Le *post-it* apposé sur le pare-brise sert à annoncer le peu de temps que l'on passera à gêner les autres. Mais attention à celui qui n'obéit pas aux règles, il subira quelques pressions, un tag au stabilo sur son pare-brise, un coup de téléphone à la police, l'essuie-glace brisé, etc.

Ainsi, loin d'être délaissé, abandonné, l'endroit où l'on se gare se révèle subtilement régi. Le propriétaire de la voiture mal ou bien garée la surveille, tout comme les jeunes. Ceux-ci, qui par leur présence dans le hall participent à la mauvaise image du quartier, deviennent subitement indispensables aux habitants en jetant un œil sur les autos immobiles. L'habitant-gendarme accorde ou non le droit de stationner sur le parking de "sa" résidence. L'espace est rendu commun par la désignation de l'étranger, personne extérieure à la cité, à laquelle il faut sans cesse répéter qu'elle n'a pas le "droit" de se garer là. En effet, si le parking pâtit d'une "insécurité ordinaire", il fait aussi l'objet de la convoitise de riverains qui osent parfois s'y aventurer. La présence de l'intrus est d'autant plus combattue qu'elle nuit à l'organisation interne du quartier. Certaines voitures s'arrêtent un instant et demeurent habitées – ce qui étonne –, le conducteur attendant sa femme partie faire des courses à la supérette voisine ou sa copine venue saluer ses parents. Elles sont vite repérées mais tolérées puisqu'elles ne représentent aucun danger.

Dans les cités de banlieue, le parking a une importance proportionnelle à celle de chaque véhicule, seul bien possédé, et qui plus est assure une incontestable liberté de mouvement. Ici on gare sa voiture, on ne se gare pas des voitures ! | **Dominique Lefrançois**



Yohanne Lamsouère / Flickrbank

CHRIS YOUNÈS *

Téléphoner

Le téléphone devenu "portable", personnalisable comme un accessoire ou une extension du corps, a envahi le quotidien. Il est devenu un phénomène anthropologique d'importance. Ce qui amène à questionner les dislocations et les distemporalités d'une téléprésence et d'une télé-société : être ici et à distance sans y être.

La sempiternelle question "T'es où ?" posée à celui qui est appelé ou qui appelle manifeste l'intérêt de situer l'interlocuteur. Et le fait d'être joignable ou de joindre l'autre à tout moment et n'importe où semble amorcer un univers de télédisponibilité permanente. Médium

trouve désormais aussi l'objet de fortes critiques sécuritaires comme de craintes écologiques ou sanitaires /2. Pourtant, l'explosion du marché du téléphone mobile dans le monde persiste en même temps que l'objet se transforme. Il sert à présent à lire et à écrire, plus qu'à

parler ou écouter, considère Umberto Eco /3. Avec cet objet multifonctionnel, il est possible de prendre et d'envoyer des photos, des vidéos, de surfer sur Internet, de consulter sa messagerie, d'écouter de la musique, de manifester ou de se rassembler. Il peut devenir réveil, agenda, montre, répertoire, appareil photo, calculette, GPS, console de jeux, comme l'iPhone par exemple... Le téléphone portable serait devenu le produit de consommation électronique le plus répandu, dont l'acte de téléphoner ne constitue désormais plus qu'une portion congrue. En passe de concurrencer l'ordinateur, il joue un rôle déterminant

dans les vies et dans les différentes formes d'organisations logistiques, sociales et familiales, modifiant radicalement les pratiques ordinaires.

De nombreux paradoxes à propos du cellulaire pourraient être développés : liberté et servitude, "reliance" et solitude, aménité et incivilités...

Co-rythmiques gestuelles

Husserl, qui propose une phénoménologie du corps propre pour signifier qu'il ne peut être vécu que comme "mien" prend soin de décrire la dimension d'environnement instrumental dans laquelle nous vivons et qui constitue notre monde habité. Il a interrogé l'expérience singulière du corps propre comme chair, ainsi que la sphère intermonadique d'appartenance.

* Philosophe, enseignante à l'École d'architecture de Paris-La Villette, responsable du Gerfau.



Guillaume Murat / Picturabank

géolocalisable, le téléphone mobile permet aussi de suivre quelqu'un à la trace, et d'établir une surveillance continue des faits et gestes de chacun. Il marque, avec l'informatique, l'appartenance à un réseau télécommunicationnel /1 d'échanges, d'inscriptions et d'enregistrements formels ou informels, qui n'est pas seulement de l'ordre de l'outil mais constitue un autre monde allant jusqu'à effacer les frontières entre public et privé, tout en permettant à la fois d'établir une société de contrôle généralisé, ou au contraire de la déjouer. Les informations qui circulent et se croisent, ou les mobilisations éclair (*flash mob*) des rassemblements organisés de manière spontanée à partir d'Internet, sont des symptômes significatifs de l'ambiguïté du portable. À la fois moyen d'intégration sociale et forme de dépendance voire d'addiction, il se

1/

Cf. le réseau Global System of Mobile Telecommunication, adopté en Europe.

2/

Déchets électroniques en hausse galopante, lien entre téléphone mobile et pathologies situées au niveau de la tête. Cf. *La Recherche*, n° 433, sept. 2009. Dix ans de recherche, 13 pays impliqués sans parvenir à trancher sur les conclusions de cette étude épidémiologique ; et *Pièces et main d'œuvre. Le téléphone portable, gadget de destruction massive*, éd. L'échappée, 2008.

3/

Umberto Eco : "Le portable est toujours moins un instrument d'oralité et toujours plus un instrument d'écriture et de lecture", Maurizio Ferraris, *T'es où ? Ontologie du téléphone mobile*, Albin Michel, 2006.

Mais pour appréhender une phénoménologie du “téléphoner”, les somatiques du propre et de l’impropre doivent être articulées de manière plus explicite. Il faut reconnaître qu’il y a généralement chez le phénoménologue une tendance à exclure la sphère instrumentale de l’expérience originaire du corps. L’accent est plus largement mis sur la manière qu’à l’être humain de s’inscrire sans médium dans un environnement humain par une communication directe qui permet de se comprendre mutuellement et de s’influencer. Mais cette communication est fortement déterminée également par des appareils, des corps impropres. Si le corps – par la parole, les gestes, le visage, le regard – est le premier support d’expression, assez vite, chacun est amené à déléguer des signes à d’autres supports. Cela prolonge la dimension de signifiante originairement liée aux gestes. Si bien qu’il faut intégrer dans la gestuelle corporelle, la dimension instrumentale qui la commande et la transforme ; sa rythmique est en grande partie corréée aux choses fabriquées.

L’osmose entre corps et téléphone mobile est très spécifique. Avec certains appareils, la main se rapproche de l’oreille, avec d’autres, à la fois auditifs mais aussi largement visuels et tactiles, ce sont davantage le regard et la main qui sont liés. Mais tous induisent une disposition somatique. Téléphoner, c’est entrer dans une certaine configuration, un dispositif instrumental où organes physiologiques et technique coopèrent. Le mobile requérant de coordonner des kinesthésies et d’apprendre des procédures, le corps propre doit s’adapter à lui et se mettre à l’épreuve par tout un apprentissage. Il faut également ajouter à cette articulation gestuelle du propre et de l’impropre l’impact sur l’imaginaire et son importance comme marqueur social, que ce soit en termes de distinction ou d’appartenance. Le téléphone portable est bien plus qu’un moyen de communication et d’interaction, il est un symbole de réussite et de modernité, une source de rêve, une manière d’agir, d’être, de se présenter. Consulté très fréquemment, à portée de main ou du corps pour le sentir vibrer, il apparaît souvent compulsif et semble être devenu une modalité existentielle.

Cette utilisation phénoménale du téléphone portable modifie fortement l’espace social, la façon d’être en public comme la communication interpersonnelle. Quelle est la teneur de l’existence commune que nous partageons avec le téléphone mobile, qui permet des connexions et déconnexions subites et instantanées ? Avec l’ubiquité qu’il permet en traversant la distance géographique, comment se relie les “nous” ou bien le “je” et le “tu” ? Téléphoner, c’est s’inscrire dans une relation de forte intimité avec celui qui n’est pas là, tout en établissant une grande distance avec celui qui se trouve à côté, comme en retrait de l’ici-maintenant. La voix qui pénètre dans l’oreille est chargée de présence et de grande intensité

charnelle. Il faut rompre avec l’idée d’une expérience abstraite et désincarnée du téléphone. On éprouve la respiration d’autrui, ses émotions, sa lassitude ou son enthousiasme... La rencontre est suspendue à la voix, comme s’il y avait par cette mise entre parenthèses du



Denis Doraquey / Agence VU'

lieu immédiat la possibilité d’une convocation de l’autre dans son souffle. Les nouveaux téléphones qui permettent aussi de voir celui à qui on parle vont encore modifier cette relation.

La charge émotionnelle potentielle immédiate est une dimension constituante de l’expérience du téléphoner qui s’absente de l’ici, du corps propre et de la coprésence au profit du déploiement d’une expérience d’un autre type. Ce qui fait que l’on peut rencontrer dans la plupart des grandes villes des personnages qui se déplacent un téléphone collé à l’oreille, visage absent, yeux rivés sur des écrans, bouches qui parlent seules dans les rues, mains qui pianotent des SMS, sonneries intempestives qui se déclenchent partout et à tout moment. Un nouveau monde télécommunicationnel semble prendre le pas sur le monde sensoriel du corps propre non équipé, favorisant un mode de fonctionnement pulsionnel oublié des civilités. Et, en même temps, les êtres chers éloignés sont rapprochés. On peut également constater, et toutes les études le confirment, qu’une nouvelle scène sociale est en train d’émerger. Un processus d’acculturation du portable s’observe, non seulement en termes de réglementation de son usage, pouvant aller jusqu’à son interdiction, comme dans les lieux d’enseignement, de spectacle, de soin, de transport aérien..., mais également en termes de civilité. Des micro-régulations dans les lieux publics se développent. Un code de bonne conduite, un ajustement à des normes locales plus ou moins informelles s’invente, fait

de plus de discrétion des émetteurs par un réglage de la posture corporelle : le détournement de la tête, la main devant la bouche pour réduire la nuisance publique et signifier une certaine courtoisie... En retour, s'observe également plus de tolérance de la part du "public" captif /4 ou au contraire plus d'expression de réprobations sociales à l'encontre d'un usage non policé du mobile.

Un seuil critique

Les mutations contemporaines ont ainsi transmuté les stimulations sensorielles, les dispositifs psychotechniques, et les modalités de coexistence selon lesquelles chacun semble être dans sa "bulle", contenue dans d'autres bulles, comme l'explique Peter Sloterdijk, depuis l'utérus jusqu'à l'Internet en passant par le couple et la ville, mettant l'accent sur la réalité d'un milieu hyper-relationnel paradoxal, une "écume", de telle sorte que "la co-isolation multiple des foyers de bulles sous forme de voisinages multiples peut aussi bien être décrite comme un enfermement que comme une ouverture au monde. L'écume constitue donc

un intérieur paradoxal dans lequel la plus grande partie des co-bulles environnantes sont à la fois voisines et hors d'atteinte /5". L'émotion et la contagion affective diffusées par ces bulles se trouvent associées aux flux des déplacements, aux sensations éphémères. Les "contradictions de l'espace public médiatisé /6" éclatent avec le téléphone portable. Pulsionnel, commutation des désirs, jeux de signes et mises en scène y sont exacerbés, épuisant un certain en-commun du lieu ramené à de la contiguïté, en même temps que s'ouvrent d'autres possibilités de rapprochement et d'échange. Le téléphone mobile constitue un tenseur existentiel critique paradoxal, redéfinissant les synergies et élasticités spatio-temporelles du proche et du lointain, de la présence et de l'absence, mettant à l'épreuve l'existence en sa mobilité et en sa capacité à entrer en contact avec la réalité sensible. Va-t-il contribuer à enfermer la personne dans un univers virtuel parallèle, ou la pousser à s'altérer et à devenir autre, vivant au plus près de ce qui la meut, l'émeut et la relie ? | **Chris Younès**

4/

Cf. Gérard Gaglio, "L'évolution de l'usage du téléphone mobile en public : de l'"inattention polie" à l'émergence d'un comportement moyen", in *C'est ma ville !* sous la direction de Nicolas Hossard et Magdalena Darwin, L'Harmattan, 2005.

5/

Peter Sloterdijk, *Sphères*, tome 1, "Bulles", Hachette Littérature, 2003 et *Sphères*, tome 3, "Écumes. Sphérologie plurielle", Hachette Pluriel, 2006.

6/

Doninique Wolton, "Les contradictions de l'espace public médiatisé", *Hermès. Cognition/communication/politique*, n° 10, CNRS, Paris, 1991.

EMMANUELLE LALLEMENT *

Pique-niquer

* Ethnologue, maître de conférences, université Paris-Sorbonne/Celsa, chercheuse associée au Laos/Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain, EHESS-CNRS.

À l'arrivée du printemps, l'ethnologue de la ville peut être frappé par le contenu des catalogues (et des rayons) des enseignes spécialisées en ameublement, ainsi que par les pages décoration des magazines grand public. Ce sont en effet les accessoires de pique-nique (vaisselles en bakélite de couleur, nappes, paniers, chaises pliantes), les objets de décoration extérieure (parasols, bougies et guirlandes) et le mobilier de jardin (tables et chaises, transats, poufs, barbecues...) qui sont à l'honneur. À croire que les Français ont tous des jardins ou des terrasses, qu'ils passent leur loisirs à jardiner et à pique-niquer, ou bien à se relaxer sur des chaises longues en plein air, chez eux ou ailleurs, entourés de bougies et sirotant des cocktails dans des verres en plastique coloré.

Que font cependant les citadins, grands consommateurs d'objets de jardin et d'extérieur, de ces accessoires *a priori* destinés à un usage, sinon rural, disons champêtre ? Une double logique semble se faire jour. D'une part les objets d'extérieur sont utilisés à l'intérieur /1 : il est désormais assez fréquent de se servir au quotidien des saladiers de pique-nique, de faire pousser au bord de son évier de cuisine une mini-jardinière de plantes aromatiques et de

manger sur une table de jardin transformée en table d'appoint. Et nombre de restaurants et bistrotis parisiens aménagent leur terrasse extérieure, mais aussi quelquefois intérieure, aussi minuscule soit-elle, avec ce type de mobilier. Rien d'étonnant alors, dans ce dialogue extérieur-intérieur, ville-campagne, à ce que la chaise "jardin du Luxembourg" du fabricant Fermob participe au décor et à l'atmosphère de nombreux espaces de restauration en ville, et se retrouve aussi sur les balcons et terrasses des Parisiens... peut-être autant désormais que dans le jardin public qui en est le référent.

D'autre part, il apparaît que les pratiques de sociabilité et de loisirs extérieurs se développent en pleine ville et que parcs et jardins publics, ponts et quais, places arborées et rues calmes deviennent les scènes possibles et accueillantes de pique-niques organisés et/ou improvisés, de repas de quartier, de banquets de voisins, de fêtes de rue... ; autant d'occasions ne manquant pas de s'accompagner, dans notre société marchande, de la consommation /2 d'artefacts *ad hoc*, des ustensiles de vaisselle aux livres de cuisine consacrés aux pique-niques et autres repas nomades et "vite prêts", en passant par les couver-

1/

Pour une approche des usages des objets d'extérieur et de jardinage, écouter l'Atelier de création Radiophonique de *France Culture*, 2 novembre 2008, "Jardin sonore", pièce sonore de Matali Crasset, en collaboration avec Dominique Dalcan, Jean-Marie Delarue, Pierre Hermé, Emmanuelle Lallement, Luciole, Paul-Louis Meunier et Emmanuel Vaillant. Plus particulièrement, la partie "Jardiner sans jardin", Emmanuelle Lallement.

2/

Cf. les analyses de Thierry Paquot sur le *negotium* et l'*otium*, dans *Éloge du luxe. De l'utilité de l'inutile*, Marabout, 2007.

3/
Jean-Michel Normand,
article paru dans *Le Monde*
du 28 mai 2003.

4/
Jean-Didier Urbain,
Sur la plage, Payot,
2002.

5/
Voir le site internet
<http://www.immeublesenfete.com> qui met
à disposition affiches,
invitations et "règles
du jeu".

6/
Autre association
spécialisée dans le vivre
ensemble citoyen :
<http://www.voisinsolidaires.fr/>

7/
Cf. l'enquête menée avec
Michèle de La Pradelle
en 2003: "Célébrer un
objet absent. L'opération
Paris Plage", in *Objets
et mémoires*, Éditions
de la MSH/ CELAT, 2007 ;
"Événements en ville,
événements de ville :
approche anthropologique
des nouvelles ritualités
urbaines",
*Communication &
Organisation*, n° 32,
2007 ; et "Paris Plage:
Une fausse plage pour
une vraie ville?",
Géographie et Cultures,
n° 67, 2008.

tures et les paniers. "Quelle est la dernière sortie à la mode chez les jeunes urbains et le nouveau terrain de communication des marques de luxe ? On vous le donne en mille : c'est le pique-nique des familles", annonçait *Le Monde* dès 2003 /3. C'était plutôt bien vu et, quelques saisons plus tard, Hermès n'a pas manqué de sortir son set à pique-nique, table pliante et accessoires, au nom poétique et évocateur "Sous le pont Mirabeau".

Un regain de citoyenneté

Et, de fait, les pique-niques urbains sont à la mode, des plus institutionnels et événementiels (comme par exemple les pique-niques républicains du 14 juillet ou bien encore le pique-nique de la méridienne verte en 2000) aux plus amateurs (comme ceux que l'on peut observer aux beaux jours à Paris). Tous participent en quelque sorte au marquage symbolique de l'espace urbain. Ce qui est et *fait* en quelque sorte ville est alors la somme d'espaces érigés en "hauts lieux" de sociabilité festive, conviviale et éphémère. Iris, une jeune étudiante parisienne, a forgé sa cartographie à la fois nocturne et "champêtre" de Paris : le pont des Arts aux beaux jours, Paris Plage si les amis sont là l'été, les bords du canal Saint-Martin le week-end, pourquoi pas les quais de Seine, et bien sûr les Buttes-Chaumont, de temps à autre l'esplanade des Invalides... une pratique qu'elle différencie bien de ces déjeuners habituels et vite avalés place des Vosges avec les copines entre deux cours. Avec le pique-nique, le lieu et le temps importent beaucoup, souvent des "endroits décors" et souvent le soir, tout du moins dans le cas de la sociabilité juvénile décrite par Iris : "On aime pique-niquer là où il y a un beau paysage, par

exemple la Seine." En effet, la ville, peut-être un peu à la manière de la campagne, peut offrir pour certains un effet-paysage propice à se réunir sans conventions trop rigides et partager un moment de vie sociale. Comme le veut la tradition, "chacun apporte son écot", et on y trouve à peu de frais une bonne rentabilité symbolique. "On va là où on sait que les autres pique-niquent", explique-t-elle toutefois, signifiant ainsi qu'il y a en la matière, là aussi, de quoi se conformer. Et l'on pourrait comparer alors les territoires de pique-nique urbain à cet autre espace public qu'est la plage, qui, tout en étant un territoire de liberté et d'égalité relative, implique ses rituels d'installation et ses codes sociaux et produit une sociabilité bien particulière. "La convivialité balnéaire est, comme la plupart des convivialités de loisirs, nomades ou sédentaires, un lieu de vie jouée" /4.

Du point de vue de l'effet de citoyenneté ainsi produit, on constate que certains quartiers, en quête des attributs actuellement si valorisés du "quartier-village" ou du "village urbain", inscrivent les repas et banquets dits de quartier dans leur calendrier annuel de festivités et de rassemblements collectifs, visant à favoriser le "lien social" et les logiques d'interconnaissance locale. "Des habitants 'moteurs' décident d'un lieu (ex : la rue devant leur immeuble) et informent leurs voisins et voisines du quartier. S'il le faut, ils demandent des autorisations (commissariat). Le jour J, chacun apporte un plat à partager, une bouteille, etc. Les plus organisés auront pensé à apporter des tables (des planches, des tréteaux), chacun essaie de prendre chaises pliantes ou tabourets. Et puis tout le monde discute et rencontre des gens", nous explique le site internet "Urbanisme et démocratie". Ce



Denis Durieux / Agence VU

site propose un “kit repas de quartier”, et annonce que le prochain aura lieu en 2010 le premier vendredi soir du mois de juin, journée nationale des repas de quartier ; tout en espérant que d’autres pourront s’improviser çà et là, à n’importe quel moment du calendrier. Également, chaque année, la fête des voisins, organisée sous l’égide de l’association “Immeubles en fête” est censée susciter dans les cours d’immeubles ou les “parties communes” des apéritifs, des pique-niques, des buffets où chacun est invité à participer au plaisir du “bien voisiner” /5 et à la grande famille des “voisins solidaires” /6. Autant d’opérations qui expriment un certain regain de citadinité.

Le pique-nique n’est-il pas alors cette situation éphémère et à bien des égards ludique dans laquelle ce corps public, “les citadins”, par ailleurs assez insaisissable, se donne à voir aux autres ? Et où la ville se révèle, en lieu et place d’un espace imposé et contraint, comme un territoire que tout un chacun peut s’approprier “en toute liberté” ? On s’octroie un espace ordinairement dévolu à la circulation, aux flux et aux rythmes urbains ordinaires, pour s’y adonner au plaisir du décalage, voire du détournement. À la campagne, alors que la logique voudrait qu’on cherche un coin de vert à l’abri des désagréments propres à la nature (insectes, soleil...), on ne manque pas de voir des familles au bord de la route, en plein passage ; en ville, on cherche un endroit sans trop de désagréments, mais cependant bien loin de l’image du pique-nique champêtre, puisqu’on se trouve à quelques mètres des voitures et des passants.

Car être là, en pleine rue, avec ses amis et sur sa couverture en train de manger un plat “fait maison” et de boire, c’est être au spectacle de la ville mais aussi faire le spectacle de la ville. À Paris Plage, qui joue sur la thématique de la reconquête de l’espace urbain par les citadins /7, le grand plaisir des pique-niques du soir, une des activités possibles de ce rendez-vous estival, est d’observer ce qui se passe autour de son petit territoire ; aussi bien les voisins de nappe au bord de l’eau que les passants qui arpentent la chaussée. Chacun se prête volontiers au jeu du regard. On s’y rend entre amis, en famille, on vient y fêter les anniversaires, autant de moments intimes qui prennent place dans l’espace public. On salue d’un geste amical les touristes des Bateaux-Mouches qui défilent sur la Seine, on devient une attraction tout aussi touristique et authentique que les façades des hôtels particuliers de l’île Saint-Louis qui s’illuminent à leur passage. Rien d’inédit dans l’histoire des pratiques culturelles des citadins ? Le pique-nique, s’il est associé historiquement aux repas de chasse et au milieu rural, est vite devenu une pratique typiquement urbaine. “Envisager le pique-nique comme un repas en plein air, à la campagne, en forêt, [...] relève en fait d’une forme d’anachronisme. En effet, durant l’ère urbaine et industrielle de l’avènement des loisirs, le pique-nique en est venu

à désigner un repas pris non plus “au dehors” de chez soi mais “dehors”, c’est-à-dire en plein air”, rectifie-t-on dans *Le Pique-Nique ou l’Éloge d’un bonheur ordinaire* /8. Les célèbres “parties de campagne” et “déjeuners sur l’herbe” représentaient un phénomène de masse au XIX^e siècle. Les Parisiens avaient en effet pour habitude de partir en goguette en banlieue, pique-nique sous le bras, pour fuir l’air vicié de la ville et s’adonner aux plaisirs champêtres. Les représentations littéraires, picturales ainsi que les guides de voyage du XIX^e siècle en ont largement rendu compte. Dans son petit texte “La banlieue”, Émile Zola observait en 1878 “ce goût immodéré des Parisiens pour la campagne”, qui a pu être analysé comme faisant partie de l’imagerie pittoresque du citadin parisien de l’époque /9, peut-être toujours tenace dans les représentations.

À ceci près, peut-être, que c’est un rapport inversé qui se joue de nos jours entre la ville et la banlieue, et la ville et la campagne. Si le pique-nique du XIX^e siècle permettait aux citadins d’échapper, en réalité ou en imaginaire, à la ville alors industrielle pour profiter d’une banlieue parée des vertus de la campagne et des activités de loisirs liés à la nature /10, c’est désormais la ville elle-même qui semble être le terrain de jeux des citadins. “La ville, c’est ma nature”, pourrait-on alors dire comme un jeu de mots. Espace de récréation, de flânerie et de sociabilité festive, la ville serait devenue un matériau pour citadins qui, loin de se contenter de se la “réapproprier”, la domestiqueraient, choisiraient ses espaces publics et lui donneraient ainsi son statut de ville “à échelle humaine”. Les pique-niques urbains seraient alors à mettre au registre de ces pratiques qui participent à la scénographie de la ville ; et à la manière dont est produit l’espace urbain par certains habitants, souvent issus des nouvelles classes moyennes, et par le pouvoir municipal, soucieux de ces mêmes électeurs : autour du jeu d’une ville qui se présenterait comme une matière offerte à tous, dans ses espaces ordinaires et dans ses coulisses, naît l’illusion partagée d’une convivialité généralisée. | **Emmanuelle Lallement**

8/

Sous la direction de Francine Barthe-Deloizy, Éditions Bréal, 2008, p. 20.

9/

“C’est la raison pour laquelle le terme d’imagerie pittoresque convient particulièrement à la partie de campagne: pittoresque, non pas au sens, devenu courant, de ‘remarquable par sa singularité’, mais au sens premier, dérivé de l’italien ‘pittresco’, qui, au début du XVIII^e siècle, signifiait ‘composition à la manière d’un peintre’. Julia Csergo, “Parties de campagne. Loisirs périurbains et représentations de la banlieue parisienne, fin XVIII^e-XIX^e siècles”, *Sociétés & Représentations*, n° 17, 2004/1, pp. 15-50.

10/

“Aussi, loin de la ville et de ses rythmes effrénés, de ses sollicitations étourdissantes, vaines et fugitives, de ses distractions factices, loin du désordre physique et moral, la partie de campagne renvoie aux rythmes de la nature, à celui des saisons, au bonheur de l’eau du fleuve qui s’écoule lentement. À travers la pratique de l’air, de l’eau et du vert, elle s’impose comme loisir revigorant et régénérateur, comme distraction honnête, joie douce et saine du temps de la famille et de la sociabilité bucolique, comme paysage mythique de la joie populaire”, Julia Csergo, *op. cit.*



PASCALE LEGUÉ *

Cuisiner

* Anthropologue, auteur notamment de *Habiter la maison individuelle*. La Rochelle, éd. du CAUE, 2008.

Arrêtons-nous dans la cuisine, qui, au regard de mon analyse, demeure le cœur des logements français. La cuisine, mais quelle cuisine ? Les Anglais emploient des termes différents pour désigner l'activité (*cooking*) et le lieu où elle se pratique (*kitchen*), nous un seul. En France, on cuisine dans la cuisine. Cette cuisine (*cooking*) occupe une place majeure dans la vie des Français. Ils aiment manger et sont réputés gourmets. Pour eux, elle est quotidienne et peut être ennuyeuse, mais elle est aussi festive et nourrie de moult traditions. Elle est alors partagée, communautaire, et s'accompagne de rituels qui marquent chaque événement heureux ou malheureux de l'existence. Cette cuisine (*cooking*) se révèle aussi livresque, littéraire même. Les Français sont friands de ces lectures qui les font saliver même s'ils ne mettent pas en pratique les recettes. Cuisiner est profondément coloré d'affectivité. La parole et donc la mémoire familiale – surtout féminine – s'expriment souvent autour du fourneau, de façon formelle ou informelle, car les enfants viennent y jouer ou faire leurs devoirs lorsque la mère – principale faiseuse de repas – s'y trouve. Comme on l'entraînerçoit, derrière ce mot (*cuisine-cooking*) se cachent une multitude d'images qui sont le reflet de nos vécus, de nos pratiques, de nos rêves mais aussi de symboles qui expriment des dimensions sociales et culturelles fortes.

Le chaud, le froid et le propre

Dans toutes les sociétés, d'hier à aujourd'hui, la taille, la forme, la place de la cuisine dans l'habitation, en tant que pièce (*kitchen*), éclairent sur une grande part de l'univers social qui l'utilise. Ainsi, dans les sociétés aristocratiques ou bourgeoises d'hier, la cuisine était un espace de service qui devait se trouver à l'écart des pièces de réception. Dans la France actuelle, qu'en est-il ? Pour les concepteurs de logements modestes, la cuisine a trois fonctions :

- elle est le lieu du feu, donc du chaud, de la cuisson des aliments et de la préparation des repas. Les ustensiles utiles à cet office y sont rangés ;
- elle est celui du froid et de la conservation des aliments en boîte, frais sous emballage... Le frigo, souvent le congélateur, et quelques placards remplissent cet usage ;
- elle sert de buanderie. Elle est donc le lieu du propre. Toutes les machines et les ustensiles servant à nettoyer



Foto Scaglia / Picturam

la maison, le linge... doivent y être logés. La machine à laver la vaisselle, le lave-linge et le sèche-linge (même si certains professionnels s'étonnent de sa présence dans des maisons modestes : "Dans les maisons HLM, les gens ont des sèche-linge ? Mais c'est pas possible !... Moi je n'en ai pas"), mais aussi les balais, la wassingue dans les pays du Nord, le seau, l'aspirateur... sont censés habiter la cuisine. Les poubelles aussi. Nous sommes à l'ère du tri sélectif ! Pourtant, cette cuisine est pensée comme devant être le lieu du propre... sans le sale. Le linge sale se cache dans la salle de bain ; et les cuisines ouvertes qui sont à la mode à présent, en s'inscrivant dans le prolongement matériel et symbolique de la salle de séjour, s'appliquent à occulter toutes les formes de désordre ou de saleté, lui préférant l'ordre, le "beau" (habitant). Mais cette cuisine des maisons modestes, quels que soient la dimension de l'habitation et le nombre d'occupants, est petite, si petite que tous ces outils ne peuvent

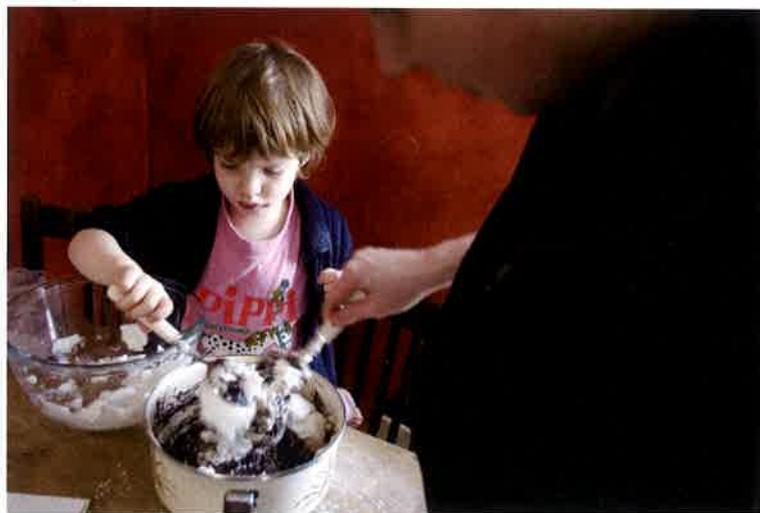
y trouver place. Alors ils migrent. Dans les toilettes ou la penderie de l'entrée pour l'aspirateur et les balais, objets associés au propre ; dans le garage s'il est adjacent à la cuisine pour certaines machines (à laver, sécher, congeler...) et pour les ustensiles associés à l'humide (seau, balai-brosse...), palliant ainsi au défaut d'arrière-cuisine. "C'est bien avec une porte donnant sur le garage parce que c'est par là qu'on rentre et comme ça on y peut ranger tout ce qu'on n'arrive pas à mettre dans la cuisine" (habitante).

Surtout, cette cuisine, qu'elle soit ouverte, fermée ou avec passe-plat, n'est plus conçue comme le lieu de consommation des repas quotidiens. "Pour raison de sécurité", argumentent les concepteurs. La table de cuisine et ses chaises ont été transférées dans le coin repas de la salle de séjour. Cette dissociation – espace de cuisson et de consommation – est pourtant contraire au vécu traditionnel des familles dans les maisons modestes. La cui-

vialité (tant verbale que télévisuelle), naviguant entre lieux de cuisson et de consommation. La cuisine crée l'isolement. Elle définit aussi la fonction : femme de cuisine. Et cette mise à l'écart est renforcée lorsque les repas sont pris sur la terrasse, la cuisine étant en effet repoussée si ce n'est enfermée à l'arrière de la maison, sur rue, à l'opposé du jardin.

Pour une cuisine pièce à vivre

Ce rapide récit du vécu révèle une situation assez paradoxale. Les Français aiment la cuisine-*cooking*, la cuisine-sociabilité, et pourtant la cuisine-*kitchen*, dans les logements modestes récents, répond médiocrement à ces fonctions. Elle est conçue par les professionnels comme une pièce de service et non pas comme une pièce à vivre. L'essentiel pour eux consiste à répondre aux normes d'équipement réglementaires et à faire que la sécurité de l'habitant y soit assurée. Mais cette sécurisation, indis-



Cécile Faïnali / Picturastock



Stéphanie Lacombe / Picturastock

sine a toujours été un lieu de sociabilité familiale et amicale. Les maisonnées y passaient en commun les plus longs moments de leur journée, pour y manger, y préparer les repas, mais aussi parler, jouer, dessiner...

Maintenant, cette séparation spatiale crée des ruptures relationnelles entre la personne qui officie en cuisine (la femme majoritairement, selon l'INSEE) et ses convives. Et cette personne dit ne plus vouloir être isolée dans sa cuisine, même si elle en est la maîtresse. La cuisine ouverte (à l'américaine) tente de pallier cet exil féminin, mais, dans la pratique, on peut parfois se demander si ce n'est pas une illusion. En effet, si, pour la cuisinière, le lien visuel avec les convives est maintenu, "le bar" rompt le lien verbal avec le coin repas, du fait des bruits provenant de la cuisine autant que de la salle. Surtout, les allers et retours de la femme entre sa cuisine et le lieu de consommation des repas sont permanents. Cuisine ouverte ou fermée, dans tous les cas la cuisinière est écartée de l'espace de sociabilité, reléguée hors de l'univers de convi-

vable il est vrai, s'accorde peu avec les pratiques des usagers. Alors comment combiner ces deux nécessités ? La règle première serait d'agrandir la cuisine, éventuellement en créant un espace annexe y attendant (cellier, souillarde...). Ainsi la table pourrait retrouver sa place. Cette pièce ne serait plus le lieu exclusif du/de la cuisinier/cuisinière, mais se verrait à nouveau habitée par la communauté résidente. Elle redeviendrait un véritable espace de convivialité, autorisant le partage des tâches tout en laissant une certaine liberté de mouvement aux habitants.

La cuisine pièce à vivre, cœur de la maison, voilà un joli thème d'étude architecturale. Mais cette nouvelle conception intérieure suppose une réelle prise en compte des modes d'habiter, une certaine vigilance à leurs possibles évolutions, mais surtout que la maison dans sa globalité soit dessinée selon des codes différents de ceux qui sont en usage. | **Pascale Legué**

THIERRY PAQUOT

Siester

Balayons d'abord trois "clichés" : non, la sieste ne concerne pas les pays chauds, ne dépend pas d'un bon repas et n'est pas réservée aux vieillards ! La sieste appartient à notre chronobiologie et à notre sommeil, dont elle constitue l'élément diurne. Comme son nom l'indique, *siesta* en espagnol désigne la sixième heure (*sexa hora*, en latin), c'est-à-dire le milieu de la journée (le "midi"), qui appelle au repos, afin de remettre les compteurs à zéro, si vous voulez. On sait par les ethnologues que la sieste est pratiquée sous toutes les latitudes et à toutes les saisons, les romanciers témoignent dans leurs journaux intimes de l'impératif de la sieste quotidienne (Tolstoï, Gide, Thomas Mann, Jorge Amado, Faulkner, Chraïbi, Tanizaki, Cossery...) et ce, quel que soit leur âge. Évidemment, les membres des catégories professionnelles qui peuvent rentrer chez eux le midi ou dont l'activité se pratique à la maison sont privilégiés pour siester (l'urbanisation réduit les possibilités de siester en séparant le lieu de travail du lieu de résidence). Reste un obstacle de taille à franchir : la culpabilité. En effet, "ne rien faire" apparaît comme un péché, une faute, une incivilité !

Une étude commandée par la NASA considère que "quarante minutes de repos au cœur d'une journée de travail augmentent de 34 % les performances d'un individu" (*Libération*, 12 mai 2003). Très régulièrement, la presse économique alimente le dossier ô combien brûlant : *quid* de la sieste au travail ? Des sociétés se mettent à expérimenter des siestoirs (Yarde Metals aux États-Unis propose trois salles de sieste, *naprooms*, à ses 500 employés, au Japon la plupart des entreprises disposent de "salons de sieste", etc.). La légère baisse d'attention que chacun ressent vers 13 h/13 h 30, provoque une réduction d'activité, et, si vous effectuez une courte sieste (de 10 à 20 minutes), vous serez davantage disponible après. Cette pause est salutaire, à la fois physiquement (elle délasse un corps en tension) et mentalement (elle stimule la rêverie et vous sort du quotidien contraint). En ce sens, elle assure une meilleure productivité, mais faut-il l'ébruiter ? La sieste est encore un rare moment d'intimité qui échappe au contrôle social, alors imaginez que les employeurs la codifie, la régleme, la gère..., horreur ! Avec la société industrielle urbaine, la sieste a été dénigrée. Les horaires fixes, le chronométrage des tâches, l'organisation scientifique du travail, la chasse aux temps morts, toute cette rationalisation du temps productif visait à discipliner chacun, à brider sa chronobiologie, à

le déposséder de sa propre perception de ses rythmes. La sieste était alors mal vue. Seuls, les boutiquiers, les artisans, les professions libérales pouvaient, sans honte, s'y adonner. Depuis quelques années, un discours sur le bien-être, la lenteur, l'esprit zen, le temps partagé, etc., valorise la sieste, qui du coup n'apparaît plus comme un tabou. L'on mesure l'ampleur de la sieste clandestine : tel camionneur sieste sur le parking, tel représentant de commerce



Jean-Luc Berthel / Futurmark

s'attarde sur un banc d'un jardin public, tel enseignant s'allonge sur la pelouse du parc voisin du lycée, telle infirmière s'autorise une somnolence en s'enfermant dans son bureau, etc. Dorénavant, la sieste est positivée et appartient à une écologie temporelle qui commence, lentement mais sûrement, à s'imposer à l'échelle de toute la société.

En tant que siesteur, je constate que ce petit moment privilégié, durant lequel je m'absente du tumulte urbain ambiant et sombre dans une délicieuse rêverie, me rend par la suite plus disponible. Si je sieste en pensant fort à un petit problème à résoudre, au réveil, j'ai généralement trouvé un élément de solution... Bien sûr, la sieste, plus banalement, repose. Il faut protéger ces temps pour rien, le rien a une valeur, comme un vide qui attend un plein, au sens de plénitude. | **Thierry Paquot**

Uriner

* Professeur associé à Sciences-Po (master d'urbanisme).

Saugrenue et insolite, mais aussi concrète et incarnée, la question des toilettes publiques relève du droit et de l'aménagement des espaces publics. Si des progrès ont été enregistrés ces dernières années, notamment en ce qui concerne la gratuité des services parisiens, le sujet n'en reste pas moins grave, révélateur d'inégalités manifestes, en France comme dans le monde entier /1.

Les évolutions des w-c, toilettes publiques, sanisettes et autres latrines ne sont en rien un problème annexe ou marginal. Au contraire – et chacun a certainement pu en faire un jour l'expérience –, il s'agit d'un thème crucial de la vie quotidienne, différenciant clairement les hommes des femmes, les jeunes des vieux, les riches des pauvres, les handicapés des autres, ceux qui ont un logement de ceux qui n'en disposent pas. L'implantation et l'organisation des toilettes publiques constituent un problème à certains égards et à certains moments décisifs pour les corps humains dans les environnements urbains contemporains.

Petite histoire des servitudes d'aisance à Paris

Dans l'un des rares ouvrages consacrés à ces sujets, l'historien Roger-Henri Guerrand présente l'histoire et l'état des "lieux" /2. Il y chronique les mutations des commodités et lieux d'aisance du Moyen Âge à nos jours. Jusqu'au début du XVIII^e siècle, la présence et le côtoiement de l'excrément et de l'ordure auraient modérément rebuté. Avec le développement parallèle de la "civilisation des mœurs", de l'urbanisation, de l'industrialisation, de la médecine et de l'hygiénisme, les municipalités, et notamment Paris, vont prendre des initiatives pour la création d'installations spécifiques. Les ancêtres des sanisettes modernes, baptisés "cases d'aisance" ou "chalets de nécessité", sont réservés aux hommes.

Les vespasiennes parisiennes ont été installées à partir des années 1840. On en compte plus de 1 200 au début des années 1930. Elles vont périr après la Seconde Guerre mondiale, du fait de l'accentuation de leur mauvaise réputation, tant du point de vue de la moralité que de l'hygiène. Une certaine mythologie mâle de la pissotière, lieu de rendez-vous des résistants pendant la guerre mais surtout des dragueurs de tous les temps, a fortement contribué au discrédit des édicules.

Il y avait donc une crise de réputation. Il y avait aussi une apparente moindre nécessité. Les vespasiennes ont en effet connu une lente érosion de leur fréquentation à

mesure que les logements devenaient mieux équipés en sanitaires et en commodités. Décriées depuis l'origine comme nids de maladies, lieux de trafics, sites de rencontres et de relations réprouvées, elles ont sombré dans la stigmatisation.

En 1980, le Conseil de Paris vote la fin de leur gratuité. En 1991, la mairie et la société Decaux signent un contrat de concession sur les sanisettes (marque déposée en 1980). Devenus des enjeux industriels, financiers et électoraux substantiels, ces mobiliers urbains particuliers ont fait l'objet de débats et de controverses musclés, davantage quant à leurs modalités de financement que quant à leur fréquentation et à leur utilité.

L'établissement des sanisettes Decaux a incontestablement apporté plusieurs améliorations. Elles ont tout d'abord permis aux femmes de pouvoir accéder à ce type d'équipement. Les progrès en matière de nettoyage et de désinfection systématiques sont remarquables. Individuelles, les places limitent la promiscuité. Payants, ces sanitaires devaient même pouvoir être économiquement fondés. Sur cette question de la tarification, après des mobilisations associatives au nom d'un accès de première nécessité pour les sans-abri, il a été justement décidé début 2006 de rendre gratuites toutes les sanisettes de la capitale.

Des problèmes et sujets fondamentaux

La reprise de l'histoire contemporaine des commodités implantées dans l'espace public ne doit pas masquer des traits importants de l'évolution générale qui la sous-tend. On peut en effet souligner certaines grandes tendances qui accompagnent un contexte d'urbanisation et de déplacements croissants : diminution relative de l'offre et déshumanisation des services. C'est en effet toute l'offre de toilettes accessibles sans condition qui a diminué, y compris dans les cafés et les bars qui restreignent l'accès à ces services en les limitant à leurs consommateurs et/ou en les tarifant. Les toilettes autrefois disponibles dans les parcs ou dans les gares se sont raréfiées et/ou sont payantes. Autre tendance embarrassante : la

1/

Pour un panorama plus général, cf. Julien Damon, "Les toilettes publiques. Un droit à mieux aménager", *Droit social*, n° 1, 2009, pp. 103-110.

2/

Roger-Henri Guerrand, *Les Lieux. Histoire des commodités*, La Découverte, 1985. Cf. la nouvelle édition (2009) agrémentée d'une préface de Thierry Paquot. Pour des développements plus techniques, se reporter à l'ouvrage de l'urbaniste anglaise Clara Greed, *Inclusive Urban Design. Public Toilets*, Oxford, Architectural Press, 2003.

déshumanisation des équipements, patente dans le cas des sanisettes, est un problème pour les usagers potentiels craignant les automates. Or, la plupart des toilettes publiques effectivement disponibles gratuitement dans les rues sont devenues des boîtiers remplis d'électronique. L'ambiance parfumée et (parfois) musicale n'empêche pas la claustrophobie. Au final, il y a donc la gratuité d'un certain service, mais celui-ci est loin de convenir à tout le monde.

récemment emparées avec sérieux du dossier, 40 % de la population mondiale n'a pas accès à des toilettes "convenables", c'est-à-dire sans contact entre l'homme et les eaux usées. Outre la santé, l'absence de toilettes a des conséquences en matière de sécurité : femmes et enfants sont exposés au harcèlement ou aux agressions s'ils doivent sortir la nuit en quête d'un endroit isolé. Au-delà de ces cas extrêmes, qui concernent tout de même un tiers des urbains dans le monde (!), le sujet est

3/

Tout le monde a lu ou entendu parler des oppositions et querelles burlesques entre "urinophiles" et "urinophobes" du petit village de Clochemerle où fut, par roman interposé, installé en grande pompe une vespasienne près de l'église. Gabriel Chevallier, *Clochemerle*, 1934.

4/

Notons l'existence d'une très sérieuse World Toilet Organization, basée à Singapour, www.worldtoilet.org. Pour le cas américain, on notera l'existence d'une American Restroom Association, plaçant pour l'établissement de toilettes publiques gratuites, en particulier dans le métro. www.americanrestroom.org

5/

Cf. David Satterthwaite, Gordon McGranahan, "Providing Clear Water and Sanitation", in *State of the World 2007. Our Urban Future*, Washington, Worldwatch Institute, 2007, www.worldwatch.org/node/4752. Sur ces inégalités urbaines mondiales, cf. Julien Damon (dir.), *Vivre en ville*, PUF, 2008. Pour une description simple et outrée de l'absence de toilettes dans les bidonvilles et de ses conséquences, cf. le chapitre "L'écologie du bidonville", in Mike Davis, *Le Pire des mondes possibles. De l'explosion urbaine au bidonville global*, La Découverte, 2006.



Yannik Willing / AEP

Alors que les processus de transformation de la ville se caractérisent par l'explosion des mobilités, les aménagements qui devraient être les plus communs sont négligés. L'essentiel est de noter que les besoins restent importants. Et ils sont même certainement appelés à augmenter avec la progression de la mobilité et le vieillissement de la population.

Soulignons, pour finir, que le sujet est loin d'être seulement parisien... Ce ne sont pas uniquement les trottoirs de Paris ni les différents Clochemerle /3 qui sont en question. Le problème se pose dans toutes les villes du monde, naturellement de manière exacerbée là où les différents réseaux sanitaires sont inexistantes /4. Les ordres de grandeur sont d'ailleurs vertigineux. Environ un milliard de personnes habitant en zone urbaine attendent un raccordement, aussi précaire soit-il, à un réseau. Un million d'enfants meurent chaque année en raison de cette absence de connexion aux réseaux d'eau potable et d'assainissement /5. Selon les Nations unies, qui se sont

un révélateur singulier des inégalités sociales et urbaines dans les villes riches.

Les SDF, sans domicile ni offices privatifs, sont en permanence confrontés aux contraintes de la nécessité. Pour eux, plus que pour tout autre, l'accès au "droit de pisser" est un problème quotidien de dignité. Les inégalités au sujet des toilettes publiques sont également prononcées entre d'autres catégories de la population, en particulier entre les hommes et les femmes. À nombre égal d'accès à des espaces sanitaires, il s'ensuit des files d'attente tout à fait différentes. Ces disparités pourraient finir par se vivre comme des discriminations... Petit rien urbain, le besoin de se soulager est bien un sujet fondamental pour mesurer l'aménité toute relative de nos équipements et mobiliers urbains contemporains. | Julien Damon

Skater

* Doctorant.

Dans la géographie du skateboard, Tokyo occupe une place importante ; chaque année, elle attire par sa morphologie des skateurs /1 des quatre coins du monde qui viennent y produire des images de leur activité. Le but étant de trouver des lieux différents qui permettent de nouvelles combinaisons d'actions, et qui marquent l'originalité des pratiquants. Pourtant, la pratique du skate dans la capitale reste largement méconnue du grand public, et sa visibilité se cantonne généralement au parc de Yoyogi /2. Les centres urbains de Tokyo sont cependant largement visités par des groupes de skateurs, substrat d'une "scène" locale active, regroupés en petites communautés qui développent différents réseaux. Pour illustrer leurs pratiques, je m'appuie sur un exemple tiré de mon enquête de terrain en cours, qui suit un groupe de huit jeunes hommes d'une vingtaine d'années, habitant dans la région de Chiba, préfecture voisine de Tokyo et qui fait partie de cette grande conurbation tokyoïte de plus de 30 millions d'habitants /3. Ces skateurs se rencontrent généralement à Chiba, dans des

parcs, ou *skateparks*, en bord de mer, et dans tous les entre-deux urbains. Il faut préciser que Chiba accueille nombre de *spots* – j'utilise ici le terme anglais qui signifie, dans le jargon du skate, un endroit "bon à skater". Les *spots* de cette région ont pour caractéristique de permettre de skater le jour. Cette préfecture est en effet moins densément peuplée dans la journée – et dispose de plus d'espaces verts ou délaissés – que sa voisine Tokyo. Pourtant, ils choisissent de pratiquer et de filmer la nuit, en plein quartier d'affaires, près de la gare de Tokyo et du Palais impérial. Le film qu'ils tournent est destiné à leur seul entourage, il ne participe pas d'un réseau de diffusion en magasins, comme c'est le cas pour les productions de skateurs professionnels ou semi-professionnels japonais ou étrangers. Ces excursions nocturnes, qui imposent un long trajet et une nuit passée dehors, sont une occasion pour ces cercles d'amis de se retrouver dans des environnements qu'ils connaissent, certes, mais dans lesquels ils ne skatent pas forcément ensemble habituellement. Le tournage d'une vidéo procure alors une moti-

1/
J'utilise les anglicismes relatifs à la planche à roulettes de skater comme verbe désignant l'action, et celui de skateur pour parler des acteurs.

2/
Il s'agit ici davantage du statut emblématique du lieu aux yeux des jeunes qui s'y rendent que de sa représentativité pour le skateboard. Le romancier Shuichi Yoshida, dans son ouvrage intitulé *Park Life* publié en 2007 aux éditions Philippe Picquier, illustre cette pratique dans d'autres parcs, pp. 60 et 64.

3/
Pour une approche plus précise de l'étalement de Tokyo, on pourra lire l'article de Frédérique de Gravelaine "Le grand Tokyo, spéculation XXL", *Urbanisme*, n° 368, sept.-oct. 2009.





Photos : Flore-Ael Surin / Tendances floue

vation supplémentaire pour se réunir et se dépasser, il s'agit d'un élément fédérateur fort.

Le rendez-vous est donné un dimanche de septembre, à la station de Kasai Rinkai Kōen. Vers 23 heures, nous quittons la gare dans deux voitures en direction du quartier d'Hibiya, organisé autour du travail diurne et déserté la nuit par manque de logements ; nous nous parquons à côté d'un complexe appelé Hibiya City. Le groupe sort d'abord sans planches à roulettes pour repérer les lieux : une série de huit marches avec une petite grille d'évacuation d'eau en bas, sur le côté quatre marches avec deux poteaux à hauteur de taille qui, ici, pourraient constituer un obstacle supplémentaire intéressant. Après les huit marches, il y a les mêmes poteaux métalliques, qui, dans ce cas-là, présentent plus un danger qu'un intérêt. Nous nous déplaçons ensuite à une trentaine de mètres pour jauger douze marches bordées par un muret en descente. L'ampleur de l'obstacle pousse tout le monde à plaisanter, car personne ne pense sérieusement s'y lancer.

La préparation d'une vidéo donne l'occasion aux skateurs d'expérimenter des *spots* connus et de se mesurer, par images interposées, à d'autres dont ils ont remarqué les exploits dans un média (magazine, vidéo ou Internet). Ainsi, ils discutent de ce qui a été fait sur ces marches, l'obstacle étant mesuré à la lumière des récits des performances accomplies. Ressort alors la virtuosité de tel skateur, la difficulté de telle figure ou au contraire la banalité d'une action. Dans ce contexte, diffuser des images de soi sur des *spots* connus ou découvrir des *spots* au cœur de la ville permet de montrer ses compétences. Les médias locaux diffusant les informations concernant les *spots* nouvellement découverts, il s'agit pour les skateurs de les identifier et d'en comprendre le mode d'accessibilité. Nous entrons ainsi dans une économie du savoir liée aux lieux du skate, où les skateurs s'affirment à travers les images : leur spectre de diffusion va de la photo montrée sur son téléphone portable aux films de grandes

marques californiennes, dont quelques scènes se déroulent à Tokyo.

De retour aux voitures, nous déchargeons le matériel de tournage, qui comprend un groupe électrogène, des projecteurs, du câblage, des trépieds et deux caméras. Une pour filmer de près avec un objectif *fisheye* et une autre pour les plans éloignés. Nous retrouvons ici les deux canons de la vidéo de skate : au plus près du mouvement, avec une prise de vue dynamique qui accentue l'action et renforce l'impression de hauteur ; et un plan plus large pour une bonne lisibilité de la scène.

Une fois le matériel installé, Mark et Chris, deux skateurs américains, professeurs d'anglais installés à Chiba, sautent les huit marches. Chacun y va de sa figure, une *varial heelflip* pour le premier et un *nollie heelflip* pour le second. Dans les deux cas, la planche, après l'impulsion du départ, effectue une vrille sous le skateur qui doit alors l'arrêter sous ses pieds, les roues en bas, parallèles à sa trajectoire. Chris abandonne après quelques essais peu concluants, de peur de se blesser. Mark, plus à l'aise dans sa figure, continue malgré de nombreuses chutes, il atterrit plusieurs fois sur son skate mais ne parvient pas à conserver son équilibre.

En éveil permanent

Skater en ville, c'est être en éveil permanent, entre contrôle de la trajectoire et concentration sur les mouvements à effectuer. Lors de prises de vues, l'assistance prend le relais pour la surveillance des *spots*. Le skateur peut ainsi se concentrer sur son action, sur son corps qui agit sur et grâce à la planche, pour créer une continuité dans le mouvement. La prise d'élan, l'action et la réception ne doivent être qu'un continuum. Et lorsqu'un skateur y ajoute de la grâce et donne à l'assistance l'impression qu'il agit avec le plus grand naturel, il est dit de lui qu'il a le *flow*, terme anglais qui se traduit par flux ou flot. Cette notion de fluidité est importante, elle carac-



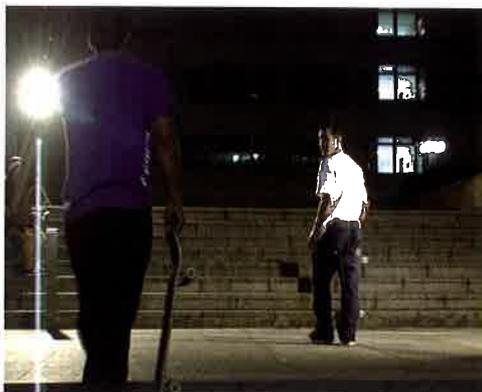
térise bien ce jeu entre le corps et cet instrument mobile, elle crée l'illusion que le skateur et sa planche ne font qu'un.

De temps à autre, quelqu'un va au *konbini* /4 acheter à manger ou à boire. Lorsque, fatigué, Mark fait une pause, j'en profite pour acheter moi aussi des provisions et une cassette vidéo. À mon retour, deux gardes de sécurité se tiennent en haut des escaliers, l'un portant une casquette, l'autre un casque et un gilet pare-balles. Tout le monde aide à ranger le matériel, le plus vite possible, pour quitter cette devanture d'immeuble car un garde téléphone et la police risque d'arriver prochainement. Nous embarquons dans les voitures sans que Mark ait réussi sa figure. Il pleuvine. Hideki nous emmène dans un endroit partiellement couvert. Les voitures sont arrêtées en bord de route, à côté du stade de tennis Ariake Forest Park ; les feux de *warning* enclenchés, nous sortons pour voir les

principale, ils fument, mangent, ou aident à la prise de vue. Cette participation est primordiale et donne du sens au groupe. De manière similaire, dans son étude comparative sur Tokyo, William H. Whyte /5 décrit comme les Tokyoïtes aiment à sortir la nuit, en groupe, dans les rues de la ville ; à la différence que le skate impose d'autres lieux. Ainsi, détournés, ceux-ci deviennent les espaces d'une pratique et d'un groupe, ce qui se traduira peut-être par des récits imagés, couchés sur du papier, incrustés dans un support DVD ou diffusés sur le Web. Skater en ville, c'est également une aventure qui place le groupe dans un environnement chaque fois différent, à la rencontre des passants, des curieux, des fêtards, des riverains, des SDF, des agents de sécurité, de la police. Il faut encore y ajouter tout ce que les images ne révèlent pas et qui appartient pleinement au skate, toute la morphologie spécifique des lieux, la qualité des sols, la lumière

4/

Convenience stores ou *konbini*, magasins ouverts 24 heures sur 24, dont l'influence sur le mode de vie citadine est décrit par Kazuhiko Yatabe dans son article intitulé "La banlieue fantasmagorique, les *convenience stores* et la transparence : de quelques aspects de la ville japonaise", in Isabelle Berry-Chikhaoui, Agnès Deboulet et Laurence Rouleau-Berger (dir.), *Villes internationales. Entre tensions et réactions des habitants*, La Découverte, 2007, pp. 83-101.



Photos tirées du montage : cameraman prêt à filmer, Chris et Mark, *varial heel*.

plans inclinés terminés par un bord de trottoir. Quelques-uns essaient ce *spot*, d'autres racontent les prouesses de Toeda Yoshiaki, un skateur professionnel japonais. Puis Seki fait un *ollie to tail* sous la pluie, passant d'un pan à l'autre des plans inclinés en s'arrêtant en sommet.

Nous partons ensuite vers un *konbini* pour nous restaurer et utiliser les toilettes. Assis dehors, sur le rebord de la vitrine, à l'abri de la pluie, nous discutons de skate, de femmes et du pape. Ce type de commerce quadrille l'espace urbain japonais, il lui donne cette impression d'uniformité, d'homogénéité. C'est le règne de la lumière néon, aseptisée, qui jure avec l'ambiance nocturne, chaleureuse, des rues semées d'enseignes lumineuses, avec un service moulé dans des formules de politesse toujours semblables et dans une organisation de l'espace qui ne varie pas d'une chaîne à l'autre.

Plus que la recherche de l'exploit, c'est l'importance de l'"être-ensemble" qui se dégage de mon terrain. Si parfois des heures passent jusqu'à ce que le ou les skateurs qui "font image" réussissent leur figure ou que le groupe se fasse chasser d'un endroit, la participation de chacun n'est pas remise en question. Les gens regardent, discutent, s'entraînent tranquillement en marge de l'action

ambiante, les conditions météorologiques, les voies de circulation, les odeurs et la pollution.

Propulser son corps dans l'immensité urbaine pour affirmer son existence à travers celle d'un groupe, est une manière de lutter contre ce que Kazuhiko Yatabe appelle la transparence, pour qualifier ce nouveau *spleen* issu du changement de valeur engendré par l'éclatement de la bulle économique nipponne. L'utopie économique qui a entraîné le pays depuis l'après-guerre a suscité une croissance exceptionnelle dans les années 1980, avec un effondrement la décennie suivante. Cette transparence découle du "constat logique, mais désespéré, de la part des jeunes qui, au mieux, ne peuvent que recourir à des parades pour faire face à une crise qui les dépasse : dans la banlieue fantasmagorique, les individus n'ont plus de corps" /6. Dans ce sens, le skateboard comble les failles du système en redéfinition et donne du sens à une communauté, non pas en opposition à une norme, mais en l'accompagnant. C'est grâce à l'entretien de la communauté agrandie par les médias que les petits groupes d'amis peuvent exister, entre quartiers, nations et... le monde. |

Julien Glauser

5/

"New York and Tokyo", in *The Essential William H. Whyte*, La Farge, Fordham University Press, 2000.

6/

Cf. *Villes internationales. Entre tensions et réactions des habitants*, op. cit., p. 94.